

JOURNAL ASIATIQUE.

AOÛT 1862.

MÉMOIRE

SUR

LES INSCRIPTIONS MUSULMANES DU CAUCASE,

PAR M. N. DE KHANIKOFF.

Le Caucase est un des premiers pays situés en dehors de la presqu'île arabe où l'islamisme ait été introduit. La nouvelle religion a pénétré dans les plaines et dans les montagnes de l'isthme caucasien, non par les armes victorieuses d'un souverain ambitieux, mais elle y a été portée par de zélés fanatiques, profondément convaincus de la vérité absolue de leur croyance. Sectaires ardents, ils ont presque tous contemplé en personne leur Prophète envoyé de Dieu, et ils étaient encore sous le charme de sa parole éloquente et chaleureuse. Ce n'est pas sur les bancs poudreux d'une école qu'ils ont appris les versets du livre divin, mais bien au bruit des combats, dans le silence imposant du désert, et sous l'influence de tous les incidents émouvants d'une vie aventureuse et pleine de glorieux souvenirs. Aussi leur propagande était-elle irrésistible, et la foi de

Mahomet s'est répandue avec une célérité merveilleuse sur toute la surface de l'isthme, partout où le christianisme n'avait pas encore pu pénétrer. L'antique religion de Zoroastre, énermée définitivement par ses luttes avec les chrétiens de l'Arménie, fut impuissante pour arrêter les progrès de la nouvelle doctrine que ses adeptes considéraient comme infailliblement triomphante; et déjà dans l'année 21 de l'hégire, les Arabes étaient maîtres de Derbend.

Je n'ai pas l'intention de retracer ici toutes les phases de l'introduction de l'islamisme dans les provinces caucasiennes; ce sujet important pour l'histoire de l'Asie a été traité par des orientalistes distingués, et je n'ai qu'à nommer Fraehn, d'Ohsson, Dorn, Defrémery et Kazembek parmi ceux qui se sont occupés de cette matière, pour faire comprendre le peu d'espoir qu'on aurait de trouver, dans les monuments littéraires de l'Orient, beaucoup de choses nouvelles et inconnues sur cette matière. Mais il n'en est pas de même des témoignages contemporains du passé musulman du Caucase, de ses légendes lapidaires arabes et persanes; car, toutes nombreuses qu'elles sont, on les a peu explorées jusqu'à nos jours.

Klaproth est le seul orientaliste un peu sérieux qui ait visité le Caucase depuis qu'il se trouve sous la domination russe¹; encore s'est-il contenté d'une

¹ Il est évident qu'en parlant ainsi je n'ai pas oublié les services réels rendus à l'archéologie caucasienne par les laborieuses et savantes recherches auxquelles s'est livré M. Brosset, ni ceux que la

exploration des provinces chrétiennes de l'isthme, d'où il n'a rapporté que peu de données archéologiques. Trois voyageurs éclairés, mais voués à des recherches géologiques et physiques, MM. Eichwald, Dubois de Montpéreux et Abich, ont glané quelques légendes intéressantes, et les mémoires de Fraehn, sur les inscriptions arabes de Derbend et sur celles de la tour des atabeks à Nakhitchévan, ont été basés exclusivement sur les copies et les estampes rapportées par ces deux premiers savants. Tous ces travaux partiels ne faisaient qu'indiquer d'une manière générale que le pays est riche en monuments curieux ; mais ils ne permettaient guère de formuler rien de bien précis sur l'ensemble des faits archéologiques qu'on était en droit d'attendre de leur étude. Feu M. Fraehn m'a spécialement recommandé cette recherche lors de mon départ pour le Caucase, en 1845, et ayant eu l'occasion d'examiner en détail, pendant l'hiver de 1847 à 1848, les riches archives de la chancellerie du Lieutenant de l'Empereur de Russie à Tiflis, j'y ai découvert un dossier qui portait le titre : « Renseignements sur les endroits ré-
 « vérés par les musulmans du Caucase, et où ils se
 « rendent en pèlerinage. » Ce dossier, compulsé dans un but purement administratif, ne contenait presque rien d'intéressant pour l'archéologie, si ce
 science est en droit d'attendre du voyage entrepris par M. Dorn ; mais le premier de ces savants s'est exclusivement borné à recueillir et à discuter des légendes des monuments chrétiens ; quant au dernier, il n'a pas encore terminé ses investigations, et rien n'en a été publié.

n'est une liste précieuse de toutes les mosquées, chapelles et cimetières, localités souvent très-peu connues et où l'on pouvait espérer trouver des monuments anciens. Dans l'année 1848, j'ai parcouru pendant six mois, lentement et à cheval, toutes les provinces musulmanes du Caucase, ainsi que le Daghestan, et j'ai pu constater l'exactitude des données consignées dans le dossier dont je viens de parler. Grâce au concours puissant et éclairé du prince Woronzow, je me suis procuré des *fac-simile* exacts de toutes les inscriptions musulmanes plus ou moins intéressantes du pays.

Je me propose de communiquer ici les résultats de mes recherches, et, pour plus de clarté, je partagerai mon mémoire en quatre parties : 1° distribution topographique des inscriptions musulmanes du Caucase; 2° renseignements sur la marche de la colonisation arabe dans le Daghestan; 3° résultats paléographiques fournis par ces inscriptions, et 4° enfin, textes et traductions des inscriptions historiques. Ces quatre chapitres, malgré la diversité apparente des sujets qu'ils embrassent, sont intimement liés entre eux, et ne peuvent être séparés sans préjudice de la clarté de l'ensemble.

I. — DISTRIBUTION TOPOGRAPHIQUE DES INSCRIPTIONS MUSULMANES DU CAUCASE.

Les noms des localités marquantes des provinces caucasiennes, d'après les géographes arabes, ne sont ni nombreux ni variés. Leur liste, dressée par Mas-

soudi, diffère peu de celle que fournissent les écrits d'Istakhry, d'Ibn-Haucal, de Yacout et même de Bakouï. On pourrait croire, au premier abord, que cette uniformité provient de la fâcheuse habitude des écrivains orientaux de se copier l'un l'autre, sans tenir compte des changements apportés par le temps dans l'objet de leurs recherches; mais ce doute, applicable dans beaucoup de cas, ne l'est pas à la géographie caucasienne. Le nombre et la position des villes musulmanes y ont peu varié dans le courant des siècles. Pour vérifier ce fait, j'ai examiné les chartes conservées dans quelques institutions pieuses du pays, et j'ai parcouru les vies des saints révéérés par les musulmans du Caucase. Ces documents, qui contiennent parfois des détails curieux qu'on chercherait en vain dans les traités d'histoire, m'ont fourni quelques indications précieuses sur la topographie de ces contrées, mais jamais je n'ai pu y trouver un nom de ville qui ne fût mentionné dans les grands recueils géographiques arabes et persans. Cette immutabilité des centres habités tient infiniment plus à la nature du pays qu'à l'invariabilité de la population; car dans les climats chauds, où la fertilité du sol est intimement liée à la distribution des eaux, on ne crée pas une ville partout où l'on veut, et les conditions de possibilité d'existence d'une cité y sont beaucoup moins faciles à réaliser que dans les zones tempérées. Ceci nous explique l'antiquité des villes asiatiques en général, et leur tendance à renaître, après une destruction com-

plète, toujours dans les mêmes endroits. Dans le Caucase aussi, nous voyons que, de nos jours, toutes les villes mentionnées par les Arabes, telles que Berzend, Guerchasif ou Gechtasip, Belakan, Berdaa, Ordoubad, Nakhitchévan, Ériwan, Tiflis, Chamkur, Guendjèh, Kabala, Bakou ou Badkoubeh et Derbend existent encore, ou existaient il n'y a pas très-longtemps, et n'ont disparu que parce que, dans leur voisinage immédiat, ont surgi des villes nouvelles qui avaient plus de chance de développement. Ainsi Berzend, située au sud de la plaine de Moughan, ne pouvait se maintenir avantageusement dans la proximité d'Ardébil, et de Lenkoran. Berdaa et Belakan, tombées en décadence par suite des invasions des Monghols, n'ont aucun espoir de renaître de leurs ruines, car Choucha présente trop d'avantages pour les commerçants et les ouvriers du Karabagh. Chamkur, village situé à vingt kilomètres à l'ouest de Guendjèh ou Elisabethpol, ne pouvait lutter longtemps contre cette dernière ville. Enfin, Kabala a disparu, tant à cause de l'affaiblissement de la nationalité arménienne sur le versant méridional du Caucase, que par suite de l'influence absorbante de Cheki, à l'ouest, et de Chemakha au sud-est. Pour ce qui est de Guerchasif, déjà du temps des Chirvanchahs, au vi^e siècle de l'hégire, elle avait perdu son importance par suite du transport de leur capitale à Bakou, et plus tard elle a été définitivement remplacée par Salian qui, sous les Séfévides, devint le centre

de pêcheries lucratives, industrie qui acquiert chaque année une importance nouvelle.

Toutes ces villes, contemporaines de l'époque de l'invasion des Arabes, ne portent pas également de traces de leur domination. Avec le tact administratif qui caractérisait, dès leur début, les premiers sectateurs de Mahomet, ils comprirent que ce n'est pas dans les plaines du Caucase qu'il fallait chercher la solution du problème de la domination de l'isthme; aussi employèrent-ils tous leurs efforts, pendant le règne des Omméïades, à soumettre la montagne. Il paraît qu'ils ne sont jamais parvenus à s'emparer complètement du Daghestan; mais ceci doit être attribué plutôt à la courte durée de l'existence de la première dynastie des khalifes et à ce que, sous les A'bassides, la conquête de ces provinces lointaines du khalifat n'a pas été jugée assez importante pour être poursuivie avec autant d'énergie que sous leurs prédécesseurs. Je suis d'autant plus porté à émettre cette opinion, que les premiers succès des musulmans, parmi les rudes montagnards du Caucase, étaient tels que, jusqu'à présent, ce pays, exposé pendant mille ans à des influences diverses, a conservé des traces profondes de la domination des khalifes; sa religion, sa langue écrite et ses poids et mesures sont restés arabes. Nous examinerons plus tard les moyens que les successeurs de Mahomet appliquèrent pour arriver à ce résultat, et nous nous bornerons à observer à présent que ce fait historique permet d'entrevoir l'expli-

cation de la fréquence des inscriptions arabes anciennes dans les provinces du nord-est du Caucase, et de leur rareté comparative dans les provinces du sud-est. Ainsi, sur vingt et une inscriptions recueillies à Derbend, deux sont en caractères *pehlevi*, quatorze en vieux caractère arabe, que je désignerai par *coufique*, sauf à expliquer plus tard la valeur que j'attache à ce mot, et cinq en *neskhi* dit *thoulth*. Les inscriptions coufiques portant des dates sont des années 153, 1 $\frac{2}{7}$ 5, 465, 469 et 580; les inscriptions en *neskhi* sont des années 711, 814 et 866. Dans le Daghestan, sur vingt-quatre inscriptions, recueillies presque toutes par le général Bartholomaeï, trois inscriptions du village de Quaziquoumouq sont en caractères *thoulth*, des années 677, 877 et 1200. Ridja a fourni une légende coufique, munie de points diacritiques, de l'an 638; et Routoul sept, dont cinq coufiques ponctuées, des années 572, 625 et 683, et deux en caractères *thoulth*, l'une sans date et l'autre de l'an 910. Les murs d'Akhty ont conservé deux inscriptions en caractères *thoulth*; la première est contemporaine du Chirvanchah sultan Khalil Oullah, qui régna entre 820 et 867 de l'hégire, et la seconde est de l'année 1039. Le village de Zouroglou a fourni aussi deux inscriptions en caractères coufiques, munies de points diacritiques, l'une de l'année 563, l'autre de 615. A Dzakhour on a recueilli cinq inscriptions, deux coufiques, munies de points, dont l'une porte la date de 636, et trois en caractères *thoulth*, des années 701, 770

et 836. A Ghelmetz, on n'a trouvé que deux inscriptions; toutes les deux sont tracées en caractères coufiques, munies de points diacritiques, une de l'année 557, l'autre sans date. Enfin, de Loutchek on m'a communiqué deux inscriptions en caractères coufiques, munies de points diacritiques, mais sans dates.

Le district de Kouba n'a fourni en tout que six inscriptions. Celle qu'on a recueillie sur les ruines de la forteresse de Tchiraghkalèh est tracée en caractères coufiques; elle n'est pas datée; mais elle doit, selon toute probabilité, être rapportée à l'époque des premiers Chirvanchahs, au vi^e siècle de l'hégire. La mosquée du village de Khanaghé conserve une inscription en beaux caractères coufiques, de l'an 444. Dans une localité connue sous le nom de Chehré, et qui porte les traces d'un village considérable, on a trouvé une pierre tumulaire dont l'inscription, mal conservée, date de 960. Près du village Zergherli Pirabad on a découvert une dalle brisée, qui porte le commencement d'une inscription qui devait être assez longue, et qui a conservé le souvenir d'un rêve fait, en 1031, par un partisan des Séfévides, concernant l'emplacement oublié et ruiné de la sépulture d'un des ancêtres de cette dynastie, cheikh Heider, fils de Cheikh Djouneid. Les quatre inscriptions restantes sont : l'une de l'an 1116, dans le village de Pirèh Halil; l'autre de l'an 1121, près de la route postale entre Davatchi et Kizylbourn; la troisième de l'an 808, dans le village d'Alek,

et enfin la quatrième dans le village de Saïad, sans date et ne présentant aucun intérêt historique.

Dans la presqu'île de Bakou, qui, pendant trois siècles, formait le centre des États des Chirvanchahs, les inscriptions ne manquent pas; mais elles appartiennent principalement à l'époque du règne de ces souverains; quant aux inscriptions couliques proprement dites, je n'ai pu en constater, par un examen personnel, que cinq, deux dans le village Romnanny et trois dans la ville de Bakou. Les deux premières ne portent pas de dates; celle de la tour dite *Tour de la fille*, bâtie au nord-est de la ville, est aussi sans indication chronologique, mais probablement elle est contemporaine du gouvernement de l'Arran, par Daoud, fils du septième souverain Seldjoukide Mahmoud, comme j'ai tâché de le prouver dans une note publiée en langue russe, dans le Bulletin de la Société archéologique de Saint-Petersbourg. L'inscription de la base de l'ancienne mosquée de Bakou porte la date de 471 de l'hégire; enfin, la dernière des légendes couliques fait le tour du minaret de cette même mosquée. Dans un mémoire écrit en persan, composé, il y a quelques années, par un érudit musulman, Mirza Abdourrahim, l'obligeant cicérone de tous les voyageurs curieux de visiter les antiquités de Bakou, je trouve mentionnée une septième inscription coulique, qui doit être dans la mosquée du village Synikh Kaléh, et qui contient le nom du halakouide Khoda Bendéh Mouhammed, et une date dont il ne reste que

le chiffre 600; mais comme les indications archéologiques du savant Mirza ne sont pas toujours rigoureusement exactes, je rapporte ce fait sous toute réserve. Les autres inscriptions que j'ai recueillies sur la presqu'île sont moins anciennes, mais surpassent les premières en intérêt historique.

Celles d'entre elles qui datent de l'époque des premiers Chirvanchahs sont tracées en caractères que je n'ai rencontrés qu'ici, sur les monnaies des Seldjoukides de l'Asie Mineure et sur quelques inscriptions de Sinope, contemporaines de la prise de cette ville par les Turcs; c'est une espèce de *neskhi* très-rapproché, par la forme des lettres, de l'écriture actuelle, mais sans points diacritiques. Telle est l'inscription que j'ai trouvée au village de Merdékan, portant la date de 583, celle du village de Bouzovnan, qui fait mention d'Akhîsan ou Akhistan, fils de Manoutchehr, de l'an 583. Une troisième inscription du même genre a été estampée par M. Riese¹ sur les murs d'une tour qui faisait jadis partie de la fortification de Merdékan; elle est de l'an 600 et mentionne le nom du Chirvanchah Ferroukhzad, fils de Manoutchehr. A sept kilomètres au sud de Bakou, sur un promontoire rocheux et élevé de la côte maritime, on voit une ancienne mosquée, dite *Bibi-Heïbet*, construite

¹ M. Riese était un jeune orientaliste, Français d'origine, mais élevé en Russie, et avantageusement connu par un travail sur la langue talych, publié dans les Mémoires de la section caucasienne de la Société de géographie de Russie; il vient de mourir à Tiflis, à la suite d'une fièvre gagnée dans les marais du Mazanderan.

à l'endroit de la sépulture d'une fille de l'imam Moussa Kiazim, réfugiée à Bakou pour se soustraire aux persécutions du khalife Haroun-ar-Rachid. Les archives de cette fondation pieuse conservent des firmans assez curieux, mais dont le plus ancien ne remonte guère qu'à l'an 904, époque des premiers Séfévides, au temps où le Chirvan a été gouverné par le beghlerbek Manoutchehr; ce qui prouve, entre autres choses, que le règne de Ferroukh Iassar, fils de Khalil Oullah, n'a pu durer jusqu'à 906. Les murs de cet édifice portent quelques inscriptions du temps des successeurs de Chah Ismaïl; mais on y voyait encore, en 1852, une inscription mal conservée d'un Chirvanchah Ferroukhzad, fils d'Akhistan, dans laquelle la date n'était représentée que par le nombre 80, et j'ai déjà publié dans le Bulletin de l'Académie de Saint-Petersbourg les raisons qui m'obligent à supposer que l'Akhistan en question n'est autre que le contemporain du halakouide Argouhn, mentionné dans la Vie de Cheikh Séfieddin d'Ardebil. Le beau palais des khans, à Bakou, porte une inscription bien conservée du temps du Chirvanchah Khalil Oullah, de l'an 839, et sur les murs d'un caravansérail, dit *Sengitchal*, situé sur la route directe qui conduit de Bakou à Salian, en longeant la mer, on voit une inscription tracée par ordre du même prince, en 843. Enfin j'ai recueilli sur les murs du caravansérail de Ianghi, situé sur la même route, une inscription de l'an 878, contemporaine au règne du successeur de Khalil Oullah.

Les inscriptions du temps des Séfévidés ne sont pas rares, aussi je ne les ai pas relevées.

Au sud de Bakou, ni les environs de Guerchassib, ni ceux de Chemakha, ni même ceux de Berdaa ne m'ont fourni des inscriptions très-anciennes.

L'endroit précis où fut située la première capitale des Chirvanchahs, détruite en 656 de l'hégire par les Monghols, ne nous est connu que par tradition. Les indications que l'on trouve à ce sujet chez les géographes orientaux sont trop vagues pour résoudre cette question avec certitude; mais elle ne pouvait être très-éloignée de l'emplacement occupé actuellement par Salian, et les indigènes montrent les ruines de Guerchassib à sept kilomètres de Salian. Dans le voisinage du monticule dit *Koursengua*, j'ai trouvé une pierre tumulaire de l'an 732, et M. Spassky vient d'y découvrir, en 1860, un débris de vase avec une inscription cunéiforme.

Près de Chemakha, entre cette ville et la station de poste de Charadil, j'ai découvert, en 1852, un monument tumulaire de forme hémicylindrique, semblable aux plus anciennes pierres sépulcrales du cimetière de Kyrklar, près de Derbend. Ce cylindre creux, taillé d'un bloc de granit, porte une inscription coufique sans date, et mentionne des noms barbares tels que Djouneid Ismaq, fils de Quiblit; mais la forme des lettres de sa légende me fait présumer qu'elle peut être contemporaine des premières invasions arabes. L'endroit où se trouve ce monument a souvent servi de champ de bataille

entre les musulmans et les Khazars, et il peut bien se faire que ce soit le tombeau de quelque indigène nouvellement converti à la foi du Coran.

Le Karabagh, centre de l'Arran, est très-pauvre en inscriptions. Entre les villages de Maksoudlou et de Paroukh, on voit une chapelle funéraire élevée en 714 sur le tombeau d'un Monghol musulman, Quitav, fils de Moussa Khodja; et dans le cimetière qui entoure cet édifice, j'ai vu une pierre tumulaire de l'an 883. A Berdaa même, il ne reste rien de son ancienne splendeur. Cette ville, jadis célèbre, à laquelle Yakout consacre un si long article dans son Dictionnaire géographique, ne présente, depuis sa dernière dévastation par Nadir Chah, qu'un amas de ruines entouré de bois épais, au milieu duquel s'élève une tour isolée qui, évidemment, était un monument funéraire. Je l'ai visitée en 1848, et alors on pouvait encore déchiffrer sur la corniche quelques restes du verset du trône. Au-dessus de la porte septentrionale, on lisait : **عمل احمد بن ايوب** : *l'œuvre d'Ahmed, fils d'Eyoub, hafiz de Nakhitchewan;* puis venait un *hadith*, dont il ne restait que **قال النبي**, et au-dessus de la porte méridionale, on déchiffrait avec peine : **في شوال سنة اثنى** : *عشرين وسبعماية*, c'est-à-dire « dans le mois de chavval de l'an 722. » Ces deux portes sont bordées par une inscription coufique, qui, ayant fait le tour de leurs cadres, se prolonge à droite et à gauche, en suivant la base de l'édifice. Cette inscription a été

estampée à ma prière par le général prince Tarkhanof, et j'ai pu constater qu'elle commençait près de la porte septentrionale, par le mot ازواج, du 8^e verset du chapitre LXXVIII du Coran, dit سورة النبا. Les indigènes interprètent doublement la destination de ce mausolée; d'après les uns, c'est le tombeau d'un Chirvanchah; d'après les autres, ce serait celui d'un parent de Tamerlan. Mais il n'y a pas à balancer entre ces deux suppositions, car en 722 Timour n'était pas né, et il envahit pour la première fois le Karabagh en 788; puis, en 803, il hiverna dans le voisinage de cette province, dans la plaine du Moughan. Ainsi il y vint la première fois soixante-six ans, et la seconde quatre-vingt-un ans après la construction de cet édifice, tandis que la date de l'inscription correspond au règne du Chirvanchah Ferroukhzad, fils de Feramourz, ou à celui de Keikobad, et, dans tous les cas, coïncide avec l'époque la plus brillante du règne d'Abou-Saïd-Khan, dernier halakouide persan, qui avait une prédilection marquée pour le Karabagh, où il venait chasser en été, et où il campait presque chaque hiver dans le Moughan. Nous savons par les annales du temps que les princes des contrées voisines, vassaux du khakan, profitaient de cette occasion pour venir lui faire leur cour, et il n'y aurait rien d'étonnant qu'un des Chirvanchahs nommés fût mort pendant son séjour à la cour du souverain des Monghols et eût été enterré à Berdaa.

Au fur et à mesure qu'on se rapproche de l'Araxe,

les monuments anciens deviennent plus fréquents. Ainsi, non loin des ruines de Belokan des Arabes, que les habitants actuels du pays désignent par le nom de Mil, à cause d'un minaret isolé qui seul reste debout dans une plaine aride et brûlée par le soleil, j'ai découvert en 1849, sur les bords du canal de Geourarkhi, réparé par Timour en 803, une pierre tumulaire de l'an 308 avec une belle inscription coufique. Sur la rive gauche de l'Araxe, dans le village de Babily, le général Chodzko a recueilli sur les ruines d'une mosquée une inscription de l'an 670. Dans le cimetière d'Ordoubad, M. Arkhangel'sky a estampé, en 1851, une dalle sépulcrale avec une inscription coufique de l'an 227. La mosquée de la ville a conservé un firman de Chah A'bbas de l'an 1016, gravé sur une immense dalle. La mosquée du village de Nasmous offre une belle inscription de l'époque du règne d'Abou-Saïd Khan de l'année 720. Enfin, sur l'emplacement des ruines étendues d'une ville, ou plutôt d'un grand village, que les habitants appellent *Ghilan*, j'ai copié une inscription de l'an 712. Au village d'Azy inférieur, on voit une tour dont le constructeur, portant le nom peu commun de Djeich, fils de Djouhannah, maître maçon de Nakhitchévan, a fait tracer son nom en caractères coufiques. Cette construction est probablement du vi^e siècle de l'hégire; mais la plus ancienne pierre sépulcrale du village ne porte que la date de 892. Sur les murs de la mosquée du village de Vanand, on lit une légende pleine de détails

curieux sur l'état précaire dans lequel se trouvait cette partie de l'empire persan en 1145.

Nakhitchévan possède trois monuments anciens : le mausolée dit *Goumbezi-Atababa*, de l'an 557 ; la tour des atabeks, de l'an 582, et une chapelle mortuaire du temps de Chah Tahmasib.

Entre Nakhichévan et Erivan, je n'ai rencontré nulle autre part des inscriptions anciennes, si ce n'est dans un petit village à six kilomètres au nord de Khouk. Les ruines de la mosquée qu'on y voit conservent quelques vestiges d'une légende tracée jadis en caractères coufiques. Ce monument rappelle, tant par le style de son architecture que par la forme des lettres de ses inscriptions, la tour des atabeks, et doit aussi avoir été construit vers la fin du vi^e siècle de l'hégire.

A Erivan, toutes les bâtisses musulmanes sont récentes. Le palais du sardar, achevé en 1235 de l'hégire, contient beaucoup d'inscriptions ; mais, pour la plupart du temps, ce sont des citations de poètes nationaux persans, ou des vers louangeurs adressés à Fetkh Aly Chah et au dernier sardar. La mosquée de cet édifice contient une longue inscription qui reproduit la célèbre élégie de Mouhtachem sur les premiers massacres de Kerbelah, et je me propose de publier un jour le texte et la traduction de cette pièce de vers, qui jouit d'une grande renommée parmi les chiïtes.

Plus loin, à l'ouest, on ne rencontre d'antiquités musulmanes qu'à Talyn, en Arménie, où j'ai

recueilli, en 1848, une inscription coufique de l'an 507; tout près de là, à Ani, j'ai copié une inscription du Cheddadien Kei Sultan, de l'an 595, et un firman du sultan Abou Saïd.

Enfin, la mosquée de Tiflis a conservé sur ses murs le texte d'un firman de Chah A'bbas le Grand, mais l'inscription elle-même est de l'an 1130. Je ne dis rien de la porte en fer conservée dans le couvent de Ghelati, car son inscription est assez connue par les recherches de Fraehn.

Les districts de Lenkoran, de Guendjèh et de Noukha ne présentent rien d'intéressant sous le rapport archéologique. A vingt et un kilomètres de Guendjèh, à l'ouest, dans le village de Chamkur, on voyait, il y a une trentaine d'années, une tour ornée d'une belle inscription coufique; mais en 1845 il n'en restait qu'un monceau de ruines, ce minaret ayant été renversé en 1836 ou 1837 par un tremblement de terre.

Ainsi nous voyons que toutes les provinces musulmanes du Caucase nous ont fourni quatre-vingt-cinq inscriptions, dont deux antéislamitiques, deux du II^e siècle de l'hégire, une du III^e, une du IV^e, trois du V^e, douze du VI^e, dix du VII^e, dix du VIII^e, onze du IX^e, trois du X^e, trois du XI^e, six du XII^e, et deux du XIII^e, série où nous n'avons admis que les inscriptions à dates certaines. Pour faire mieux apprécier la valeur historique de ces chiffres, nous remarquerons que, depuis 507 jusqu'à 636, presque chaque période de dix ans nous fournit des monuments à inscrip-

tions. Depuis 638 jusqu'à 670, les monuments manquent complètement; entre 670 et 732, nous les trouvons au nombre de onze; puis ils disparaissent de nouveau jusqu'à 770, ou plutôt jusqu'au commencement du ix^e siècle de l'hégire, durant lequel ils sont encore très-fréquents. Dans le x^e siècle, leur nombre baisse rapidement, et il ne se relève guère dans les siècles suivants. Or, il est facile de voir que ces dates ne sont pas amenées par le simple hasard, mais qu'elles correspondent à des époques remarquables de l'histoire des provinces musulmanes du Caucase, qui méritent d'être signalées.

Après la première secousse sérieuse éprouvée par le khalifat de Bagdad, non sur les limites de ses domaines, comme au temps des Sofarides et des Samanides, mais dans le cœur même de l'empire, par l'invasion des Seldjoukides au v^e siècle de l'hégire, la puissance des khalifes n'a jamais pu se rétablir dans les provinces caucasiennes. Leurs rudes successeurs, à demi nomades, se lassèrent bientôt des soucis administratifs, et à l'ombre de leurs trônes surgirent beaucoup de petites principautés : celle de Seif-éddin, à Derbend; celle des Chirvanchahs, entre les villes actuelles de Chemakha, de Salian et de Bakou; les Cheddadiens, à Guendjeli et à Ani; enfin celle des atabeks de l'Aderbeidjan, sur les deux rives de l'Araxe, et jusqu'à Hamadan, au sud. Ce morcellement de pouvoir contribua au développement du bien-être dans ces lointaines dépendances du khalifat; les princes souverains rivalisèrent entre eux pour

rehausser l'éclat de leurs cours respectives, et la protection qu'ils accordaient aux arts et aux lettres a eu pour résultat la construction de beaucoup de beaux monuments et l'apparition de tant de poètes célèbres, tels que Nizami de Guendjeh, Aboul-O'ula, Haqani, Watwat, Mudjir-eddin, Féléki, etc. Mais cet état de choses, tout en étant profitable à la civilisation, ne l'était guère à la conservation de l'indépendance politique de ces petits États, et aucune des faibles parties constituantes du corps débile du khalifat ne put résister au choc des Monghols dans la première moitié du VII^e siècle. Le Caucase éprouva le sort commun, et il n'est pas étonnant que la tendance des princes régnants à élever des monuments ait eu un point d'arrêt pendant trente-deux ans, entre 638 et 670. A cette dernière époque, le pouvoir des halakouides s'est solidement établi en Perse, et leur domination fut faiblement contestée au Caucase. Les atabeks disparurent; mais les Chirvanchahs, s'étant reconnus les vassaux des successeurs des khalifes, gardèrent un pouvoir presque indépendant. Le retour de la sécurité publique ramena le goût des constructions, et il se maintint pendant tout le temps de la durée de la dynastie de Halakou. En 732, les perturbations qui suivirent la mort d'Abou Saïd Khan mirent fin à l'empire des Monghols en Perse. Les Chirvanchahs conservèrent leur autonomie; mais les révolutions sanglantes qui étouffèrent les derniers germes des forces vitales dans les provinces de la Perse, voisines de leurs États, ne leur lais-

saient que peu de loisir pour songer à doter leurs résidences souveraines de nouveaux monuments, et ce n'est qu'après la seconde visite du Caucase par le terrible souverain de Samarcande que nous voyons renaître cette occupation pacifique. Khalil Oullah et son fils furent les derniers princes indépendants du Caucase musulman. Les contrées transcaucasiennes, enlevées par les Turcs aux derniers Timourides, et ramenées sous le joug persan par les Séfévides, ne furent jamais, pour ces grands rois de la Perse, que des provinces étrangères, presque hostiles, et trop éloignées de leur splendide capitale, Ispahan, pour mériter quelque attention sérieuse. Les beghlerbeks du Chirvan n'étaient que des employés subalternes, souvent révoqués de leurs fonctions, et n'ayant aucun intérêt à perpétuer le souvenir de leur court séjour dans un pays qu'ils tâchaient d'exploiter au profit de leur bourse, peu soucieux de l'état où ils le remettraient à leurs successeurs. Chah A'bbas le Grand lui-même, cet infatigable constructeur de chaussées et de caravansérails en Perse, ne créa au Caucase aucune voie de communication nouvelle; et, si l'on excepte quelques faibles donations pieuses, il n'y laissa après lui que des ruines et le souvenir de sa barbarie.

Ainsi les débris de la malheureuse Djoulfa, dont les morts seuls échappèrent à la tyrannie du conquérant persan, témoignent jusqu'à nos jours de sa froide cruauté à l'égard de ses sujets chrétiens.

Nous voyons donc que sur quatre-vingt-cinq

inscriptions arabes et persanes recueillies dans le Caucase, beaucoup plus de la moitié (cinquante et une) appartiennent à Derbend, au Daghestan et au district de Kouba. Dans ce nombre, il n'y a que deux inscriptions pehlevies et trois persanes, les autres étant arabes, et pour la plupart du temps elles sont tracées en caractères coufiques. Par leur contenu, elles présentent aussi beaucoup plus de variétés que les légendes estampées dans les autres provinces transcaucasiennes. Ce fait, assez étrange, de la prédominance de la langue arabe dans les inscriptions d'un pays resté si longtemps en dehors de l'influence directe des khalifes, ne peut être expliqué par des considérations tirées de l'histoire générale; mais nous en trouverons la solution en étudiant la marche de la colonisation arabe dans le Daghestan.

II. — RENSEIGNEMENTS SUR L'ÉTABLISSEMENT DU POUVOIR DES ARABES DANS LE NORD DU CAUCASE.

Sans entrer dans beaucoup de détails sur la conquête du Caucase par les Arabes, je crois devoir rappeler en peu de mots les principaux événements qui signalèrent l'introduction définitive de l'islamisme dans ce pays, ne fût-ce que pour trouver des points d'appui aux déductions qui feront le sujet de ce chapitre.

Nous ne nous occuperons pas des efforts tentés par les Arabes dans le 1^{er} siècle de l'hégire pour asseoir leur domination à Derbend; nos inscriptions

ne remontent pas si haut d'une manière authentique, et nous n'avons qu'à mentionner quelques faits du commencement du ⁱⁱ^e siècle.

En 110, Maslamah, frère de Hicham, entra avec une grande armée dans le Chirvan, et prit de nouveau aux Khazars le Bab el-Abvab ou Derbend. Mais cette conquête n'était pas solide, car, en 112, le khalife dut envoyer Haréchi avec une autre armée contre les Khazars. Il rencontra l'ennemi dans les environs de Belokan, et le défit. Maslamah, nommé une seconde fois commandant des troupes arabes dans le Caucase, marcha sur Derbend, et s'en rendit maître; en même temps il subjuguait les princes du Chirvan, du Tabasséran, le Filanchah et le prince de Mascate, et établit près de Derbend une colonie de quatorze mille Syriens. L'an 113, un échec subi par Maslamah, dans une rencontre avec les troupes du khakan, fut le prétexte de son rappel, et c'est Mervan, fils de Mouhammed, qui le remplaça. Pendant douze années de suite, il fit la guerre aux montagnards, et n'abandonna son poste périlleux que pour monter sur le trône des khalifes, d'où il fut précipité par Abou Mouslim de Merv. Yakout cite dans son article sur le Bab el-Abvab une pièce de vers où la vie incessamment active et pleine de péripéties guerrières des défenseurs de cette limite septentrionale des pays soumis à l'islam est peinte avec vivacité.

Ce passage ne se trouve pas dans la traduction de M. Barbier de Meynard, et je me permettrai

de le transcrire ici, d'après le manuscrit de Mossoul :

فقال سرقة بن عمرو في ذلك

وَمَنْ يَكُ سَائِلًا عَنِّي فَإِنِّي	بَارِئٌ لَا يُوَاتِيهِ الْقَرَارُ
بِبَابِ التُّرْكِ ذِي الْأَبْوَابِ دَارُ	لَهَا فِي كُلِّ نَاحِيَةٍ مَغَارُ
نَذُودُ جُحُوعِهِمْ عَمَّا حَوَيْنَا	وَنَقْتُلُهُمْ إِذَا بَاحَ السِّرَارُ
سَدَدْنَا كُلَّ فَرْجٍ كَانَ فِيهَا	مُكَابِرٌ (د) إِذَا سَطَعَ الْغُبَارُ
وَلَحَمْنَا الْجِيَالَ جِبَالًا قَجِ	وَجَاوَزَ دُورَهُمْ مِنَّا دِيَارُ
وَيَادِرْنَا الْعَدُوَّ بِكُلِّ نَجْ	نُفَاهِبُهُمْ وَقَدْ طَارَ الشَّرَارُ
عَلَى خَيْلٍ تَعَادَى كُلَّ يَوْمٍ	عِيقًا لَيْسَ يَتَّبَعُهَا الْمُهَارُ

C'est-à-dire : « Sarâqet, fils d'Amr, dit à propos de ceci : Que tout homme qui demandera de mes nouvelles sache qu'en vérité je suis dans un pays d'où le repos a fui,

« Dans la ville turque munie de portes, et dont les (habitants) dévastent les pays environnants.

« Nous repoussons leurs hordes loin de nos biens, et nous les exterminons pendant la dernière nuit de la lune.

« Dès que nous voyons s'élever la poussière, nous barrons, en nous opposant à l'ennemi, tous les défilés.

« Leurs montagnes, la chaîne du Caucase, nous fournissent notre nourriture, et nos habitations sont devenues voisines des leurs.

« Dès que la flamme de la guerre se répand, nous assaillons l'ennemi dans chaque sentier, afin de nous emparer de ses dépouilles.

« Chaque jour, montés sur nos chevaux, nous combattons. Nobles coursiers, les dromadaires ne pourraient pas les atteindre. »

Tels sont à peu près les faits peu nombreux que nous trouvons dans l'histoire écrite de cette époque; mais la tradition, religieusement conservée jusqu'à nos jours dans les vallées des montagnes, y ajoute beaucoup de détails, et comme elle n'est qu'en partie reproduite dans quelques citations instructives du *Derbend-Namèh*, de M. Kazembek, ouvrage plein de renseignements importants et solides sur le passé musulman du Caucase, je crois devoir les compléter par un passage tiré d'un petit mémoire arabe inédit, rapporté du Daghestan en 1842 par le prince Gr. Gagarine, et qu'il a eu l'obligeance de me communiquer.

L'auteur anonyme de ce mémoire, rédigé en 1195 de l'hégire (1780-1781 A. D.), commence par exposer les détails connus de la fondation de Derbend, énumère les expéditions arabes dans le Chirvan, et termine en donnant la généalogie et la liste des descendants d'Abou Mouslim, que la tradition populaire s'obstine, malgré l'histoire, à imposer pour chefs aux conquérants arabes des montagnes du Caucase. Nous ne nous attacherons qu'à cette dernière partie du mémoire en question, surtout à cause des indications géographiques qu'on y trouve sur les

endroits où la soi-disant postérité d'Abou Mouslim s'est fixée après son départ. Ces derniers détails rendent ce document infiniment plus instructif que beaucoup d'écrits du même genre circulant dans le pays, et dont l'un des plus intéressants, composé par Moullah Rafi, a été publié par M. Kazembek. Généralement les auteurs de ces généalogies se bornent à établir, par une série plus ou moins longue de noms, la filiation du chef du soulèvement abbasside qui le rattache aux familles les plus distinguées des tribus arabes. Ils admettent comme placée hors de doute sa participation à l'introduction de l'islamisme dans le Caucase, et nous laissent dans une ignorance parfaite sur le sort ultérieur des Arabes colonisés dans le Daghestan. Au contraire l'auteur anonyme dont je parle, tout en consacrant une bonne partie de son ouvrage au développement de la même fiction, nous permet au moins de suivre sur la carte les points successivement occupés par les Arabes, descendants ou non d'Abou Mouslim. Or, comme la liste des localités dont il fait mention coïncide avec les points du territoire daghestanien qui ont fourni le plus d'inscriptions arabes, j'ai tout lieu de croire qu'il s'agit ici de quelque chose de réel, et non d'un ensemble de renseignements stériles, presque sans valeur pour l'intelligence du passé de ces contrées. Je commence par transcrire le texte :

قال اصحاب التواريخ في بيان نسب ابي مسلم رضى الله

تعالى عنه اسمه عبد الرحمن ابن سيد ولقبه عزيز بن
سيد جنيد بن منذر بن نوفل بن عبد المطلب رضى
الله تعالى عنهم امين وفي مجمع خاتمه مكتوب من عدل
ملك ومن ظلم هلك وفي يده تبرزنة ورنه عشرون مناً وكان
ابوه سيد قد جمع عنده ثمانين الف مبارز وخرج مع
عسكرة على مروان وقاتل معه لأجل حسين بن علي رضى
الله تعالى عنها وشهد سيد في يد مروان وبقي ابو مسلم
يتيماً في مدينة ماخان من توابع مرو شاه جهان وكان
عمره اربع سنة وحفظته أمه اسمها سلمة وبلغ في سن
بلوغه وقال يوماً من الأيام يا اتي هل كان لي اب قالت بلى
ولكن قد مات في قتال مروان لأجل حسين بن علي بن
ابي طالب عليها السلام فقال يا اتي هل كان لأبي في بلدة
مرو شاه جهان اهلاً من الاحباء والصديقين قالت يا بني
قد كان منهم رجلاً واحداً يقال له خردك اهنكر سمي
به لكونه حذاداً وهو محب ابيك فذهب ابو مسلم الى
قرية مرو شاه جهان عند خردك اهنكر واستخبر منه
حقيقة ابي مسلم فعلم له احواله وجعل له تبرزنة ورنه
عشرون مناً واعطى له بيده وخرج وحارب مع عسكر
مروان ثمانية عشر سنة وكان في تحت حكومة يد ابي مسلم
ثلثاية امير من الأمراء يسمى كل منهم بباشا ونصر الله له

على مروان بعون الله تعالى وقتل مروان في بلدة دمشق وهي في الشام وبني فيها ابو مسلم المسجد الجامع وخطب أول مرة فيه ابو مسلم وخرج من بلدة دمشق مع عساكره وجاهد مع الكفار وانتها الى شروان وحارب مع امراء شروان وقتل امراءهم ثم حارب مع كوهستان سبع سنين وجلس بين التهرين تحت الجبل المسمى بشاه البرز وكان اذا جاء وقت الصيف حارب مع اهالي ناحية باب القسط يسمى رجا واذا جاء وقت الشتاء حارب مع اهالي باب الأبواب يسمى بدر بند ثم بني مسجداً في قرية كله كوره وجلس فيها ابنه مهتر سنجاب وبعده بني مسجداً في قرية اختى واسكن فيها اخته مع زوجها اتحق كند سكن ومعنى اختى اختى ودفن ابو مسلم اخته في وقت موتها في مسجد اختى ثم بني مسجد رجا ومقا واجلس فيها امير حزة ابن عمه ثم جاهد ابنه سلطان ابراهيم وهو نايب شروان صاحب الشوكة مع عسكرة مع ناحية قوق واوار وساير قرى داغستان اظفرو الله تعالى بالفوز والفتح وقامع الكفر والشرك والطغيان قال جاء الحق وزهق الباطل ان الباطل كان زهوقاً فظهر بينهم نور الاسلام بالعلم والعلماء الراشقين وبنوا فيها المساجد كثيراً فبعد بناء مسجد قاضي قوق رجع

ابراهيم الى شروان وسكن فيها المسمى بشروان شاه ولقبه
برهان الدين ورجع ابو مسلم الى شروان واسكن فيها
بلحكة والحكومة ابنه سلطان ابراهيم المشار اليه بولي
شروان وذهب ابو مسلم الى وطنه وكان تاريخ خروج ابى مسلم
الى ناحية داغستان وشروان من دمشق بعد مائة وعشر سنة
من هجرة النبى صلى الله عليه وعلى اله وسلم وبقى ابو مسلم
فى الداغستان الى مدة سبع سنين وله اربع بنين رمضان
وابراهيم ويوسف ومهتر سنجاب ونسب مهتر سنجاب
كان له سبع بنين فاتهم قد سكنوا بعد ذهاب ابى مسلم
الى وطنه فى القرية المعروفة بين النهرين المسمى باوسوغ
تحت الجبل شاه البرز فوق التّزاع والقتال بالجدالة
بينهم وبين قرية مكراخ وتفرقوا منه الى ساير القرى الى
الآن سكنوا فيها ذرية بعد ذرية واسماء ابناء مهتر
سنجاب ولد ابى مسلم سيف الدين يوسف ناصر الدين
جمال عبد الله حزة على برخوط فنصره الله تعالى على فتح
بلدان الاسلام بتوفيق الايمان وظهور نور الاسلام بقماع
الكفر والطغيان ودمر الله اعداء الدين فبعد ذلك بنى
مسجداً فى قرية مكراخ وجلس سيف الدين فيها بالظفر
ومات فيها وهلك جيوش السّمسام بيده وخرّب بلاد
الكفار وهرب السّمسام مع امرائه الذين فى خدمته فى

ليلة مظلمة وبقي امر مكر اخ في يد سيف الدين وسكن
يوسف في قرية قروز وناصر الدين ورمضان في قرية خناو
وروتلى ومحمد في شنار وجمال في ولاية قبة وقلهان وعبد
الله في قرية قراح وحمة في قرية رجا وعلى برخوط في قرية
مقا وكان ليوسف اربع بنين سكن واحداهم في قرية جتول
المسمى باقاجان والباقي في قرية قروز وسكن شعبان من
اولادهم في قرية خشنه وخالبان في قرية خناو وسيف
الدين في قرية فوى ورمضان في قرية دكاه ويوسف في قرية
اوچوق وعلى في قرية بجقال وخالد في قرية اخور وجمال في
قرية مروج وعمر ومحمد في قرية اختى وخارذى في قرية
الملك وعبد الله في قرية خالتون ورجب في قرية تيغ
وخليفة في قرية جتول ورمضان في قرية انوغ ومحمد في
قرية الك وتفرق بعضهم الى قوبة والى شروان والى
طبرسران والى قرى اوار وقوق وقيطاق وكويجى وحشتى
وشنار وزاخور وجاروتله كلهم من الاولياء والصالحين
من اولاد ابى مسلم رضى الله تعالى عنهم

TRADUCTION.

« Les historiens rapportent ainsi la généalogie d'Abou Mouslim; que Dieu tout-puissant soit content de lui! Son nom est Abdourrahman, fils de Seïd, et son prénom est Aziz, fils de Seïd Djouneïd,

fils de Mounsir, fils de Noufil, fils d'Abdoul Mouttalib; que Dieu soit content d'eux! Amen. Dans la légende en prose rimée de son cachet, on lisait : « Au juste, la royauté; à l'oppresseur, la destruction. » Il portait une hache d'armes du poids de vingt *mens*. Son père Seïd rassembla huit mille guerriers, et fit la guerre à Mervan, pour venger Hussein, fils d'Aly; que Dieu soit content d'eux! Seïd fut tué par Mervan. Abou Mouslim, âgé de quatre ans, resta orphelin dans la ville de Makhan, située dans le district de Merv-Chah-Djihan, et fut élevé par sa mère Salamah. Ayant atteint l'âge de puberté, il dit un jour à sa mère : « Ô ma mère ! « ai-je jamais eu un père ? » Elle répondit : « Oui, « mais il périt dans la guerre qu'il fit à Mervan pour « venger Hussein, fils d'Aly, fils d'Aboutalib; » que Dieu soit content d'eux ! Alors il dit : « Ô ma mère ! « mon père avait-il quelque ami sincère dans la ville « de Merv ? » La mère lui répondit : « Ô mon enfant ! « en vérité, il y en avait un, Khourdek, surnommé le « maréchal ferrant, à cause du métier qu'il exerçait ; « il était ami de ton père. » Après cela, Abou Mouslim alla à Merv-Chah-Djihan, et trouva Khourdek, le maréchal ferrant. Il le questionna sur son père, et Khourdek lui raconta son histoire; il lui mit entre les mains une hache d'armes qui pesait vingt *mens*, et lui en fit cadeau. Abou Mouslim partit de là, et fit pendant dix-huit ans la guerre à Mervan. Il y avait sous les ordres d'Abou Mouslim trois cents émirs, dont chacun portait le titre de gouverneur.

Dieu tout-puissant l'assista contre Mervan, et ce dernier fut tué dans la ville de Damas, en Syrie. Abou Mouslim y construisit une mosquée cathédrale, et fut le premier qui y récita le *khotbeh*. Il partit de Damas avec une armée, et, faisant la guerre sainte aux infidèles, parvint à Chirvan. Là il combattit les émirs de Chirvan, et les tua. Puis il fit la guerre dans le Daghestan pendant sept ans, et s'établit entre les deux fleuves¹ au pied du mont dit Chah-Albourz. Chaque printemps il portait ses armes contre les habitants de Bab oul-Abvab, qu'on nomme Derbend. Puis il construisit une mosquée dans le village de Koula-Kourèh, et y établit son fils Mihter-Sindjab; il bâtit une autre mosquée dans le village d'Akhty, et y établit sa sœur avec son mari, Ishaq Kundi Chiken, et la signification d'Akhty est, « ayant rapport à la sœur (*Oukhtiy*). » Après la mort de sa sœur, Abou Mouslim l'enterra dans la mosquée d'Akhty; puis il construisit la mosquée de Ridja et de Maqa, et y établit l'émir Hamzèh, fils de son oncle. Son propre fils Sultan Ibrahim, son lieutenant dans le Chirvan, homme très-renommé, fit la guerre sainte avec ses troupes dans les provinces de Qoumouq, d'Awar et dans d'autres parties du Daghestan. Dieu tout-puissant lui accorda la victoire, et il extirpa de ce pays les infidèles et ceux qui admettent des égaux de Dieu. Il dit : « La vérité « s'est manifestée, et le mensonge a été anéanti; car,

¹ Le mont Chalbouz, comme on l'appelle aujourd'hui, est situé entre les rivières *Samour* et *Koussur tchai*.

« en vérité, le mensonge est périssable. » Ainsi la lumière de l'islamisme se répandit dans ces contrées à l'aide de savants versés dans leur science. Ibrahim y construisit beaucoup de mosquées, et, après avoir fondé celle de Qazi-Qoumouq, il retourna dans le Chirvan, et s'y fixa sous le nom de Chirvan Chah; son prénom était Bourhan-eddin. Abou Mouslim vint aussi dans le Chirvan, et y confirma son fils Ibrahim comme wali du Chirvan et gouverneur en son nom, après quoi il retourna dans sa patrie. La marche d'Abou Mouslim, de Damas dans le Daghestan et le Chirvan, a eu lieu en 110 de l'hégire. Abou Mouslim resta sept ans dans le Daghestan; il avait quatre fils : Ramazan, Ibrahim, Yousseuf et Mihter Sindjab. La famille de Mihter Sindjab comptait sept fils; ils s'établirent, après le départ d'Abou Mouslim, dans son patrimoine, dans le village connu sous le nom d'Oussough, situé entre deux les rivières au pied du mont Chah-Albourz. Il surgit une inimitié et une guerre entre eux et les habitants du village Mikrakh, et ils émigrèrent dans d'autres villages jusqu'au pays des Allans, où ils s'établirent de père en fils. Les noms des enfants de Mihter Sindjab, fils d'Abou Mouslim, sont : Seif-eddin, Yousseuf, Nacir-eddin, Djemal, A'bdoullah, Hamzèh et A'li Berkhout. Dieu les aida à réduire des provinces à l'islamisme à cause de leur foi et de l'évidence de la lumière de cette religion, et de même à anéantir l'infidélité. Le Dieu tout-puissant fit périr les ennemis de la religion. Puis Seif-eddin construisit une mosquée dans

le village Mikrakh; il s'y établit victorieux et y mourut. Il défit les troupes de Samsam, et détruisit les villes des infidèles. Or, pendant une nuit sombre, Samsam prit la fuite avec les émirs qui étaient à son service, et Mikrakh resta au pouvoir de Seif-eddin. Youssouf s'établit dans le village de Qourouz; Nacir-eddin et Ramazan se fixèrent à Khnow et à Routoul, et Mohammed à Chinaz; Djemal, dans la province de Qoubbèh, et Kalhan A'bdoullah s'établit à Qarah; Hamzèh, dans le village de Ridja, et A'li Berkhout dans le village de Maqa. Youssouf avait quatre fils, dont un, nommé Agha Djan, résidait dans le village de Tchitoul, et les autres étaient à Qourouz. Un de leurs descendants, Cha'aban, s'établit dans le village de Khachnèh; Kalban, dans le village de Khnow; Seif-eddin, dans le village de Fouï; Ramazan, dans le village de Dikèh; Youssouf, à Atchouq; A'li, à Pitchgal; Halid, à Outchkhour; Djemal, à Mourough, et Omar et Mouhammed, dans le village d'Akhty; Khorazm se fixa à Alek; A'bdoullah, à Khaltoun; Redjeb, à Tigh; Khalifèh, à Tchitoul; Ramazan, à Oussough; Mouhammed, à Alek; d'autres se dispersèrent dans Qoubbèh, Chirvan, Tabasseran, dans les villages des Avars, dans ceux des provinces de Qoumouq, Qaitaq, Koubetchi, Hacht, Chinar, Dzakhour et Djar-ou-talèh. Tous ils sont du nombre des amis de Dieu et des justes, et ils sont descendants d'Abou Mouslim; que Dieu soit content de lui!»

Avant de tirer toutes les conclusions qui peuvent

être déduites du passage que je viens de traduire, il serait bon de déterminer la valeur historique des renseignements qu'il nous fournit, et pour cela, le peu de faits chronologiques et les détails que donne notre auteur inconnu sur la généalogie d'Abou Mouslim nous suffisent complètement.

Il dit qu'Abou Mouslim vint dans le Daghestan en 110 de l'hégire, qu'il y resta sept ans, et retourna à Damas en 117 ou 118. Or, même si nous ne savions pas positivement que ces mêmes années correspondent à l'époque des guerres de Maslamah et de Mervan dans le Caucase, nous aurions un moyen certain de prouver que la chronologie citée par notre auteur n'a rien de sérieux et doit être attribuée tout simplement à son désir de donner une forme savante à la transcription d'une tradition populaire.

Abou Mouslim est un personnage trop marquant dans l'histoire de l'Orient pour que la mention de ses hauts faits n'ait pas laissé beaucoup de traces dans les annales musulmanes. Mais si l'ensemble des événements de sa carrière nous est assez bien connu, il n'en est pas de même des détails. Ainsi l'époque de sa naissance ne peut guère être fixée avec précision. Ibn-Khalican le fait naître en l'an 100 de l'hégire; Rachid-eddin rapporte qu'en 128 Abou Mouslim avait été envoyé par l'imam Ibrahim dans le Khorassan, étant âgé de vingt ans, ce qui rapporterait la date de sa naissance à l'an 108; enfin, dans le roman historique *Kissei Abou Mouslim*, dont

nous donnerons plus loin quelques détails, il est raconté que ce chef du soulèvement abbasside avait quatre ans au moment de l'extermination des Seïdes dans Ispahan par Hudjadj. Or, ce persécuteur énergique de la race du Prophète est mort, d'après la traduction persane de Tabari, en 95 de l'hégire : donc la naissance d'Abou Mouslim doit être reculée au moins jusqu'à l'année 90. Nous pourrions augmenter à volonté le nombre de ces citations; mais nous nous contentons de ces trois indications, car elles représentent assez exactement les deux limites extrêmes et la valeur moyenne de cette date. Ainsi nous voyons que, selon que l'on se conforme à l'une des trois sources indiquées, il y aura toujours une incertitude de dix-huit ans pour le chiffre de l'année où naquit Abou Mouslim. Mais cette incertitude n'aura aucune influence sur les résultats que je me propose d'obtenir, car il est évident que, même en acceptant la date la plus reculée de la naissance du chef du soulèvement abbasside, il est impossible de supposer que les Omeïades lui eussent confié, à l'âge de dix-huit ou vingt ans, le commandement de toutes les troupes arabes dans les provinces caucasiennes. Donc, sous ce rapport, il me semble bien établi que la chronologie de notre auteur manque de fondement.

Les historiens orientaux sont tout aussi peu d'accord entre eux concernant la généalogie d'Abou Mouslim. Tabari, après avoir rapporté le bruit populaire qui fait de ce chef khorassanien un esclave

noir, acheté pour 400 dirhems par Iça, fils de Mekil, se borne à dire que « plusieurs autres prétendent que Abou Mouslim n'était pas esclave, mais que son père était sellier à Koufa et qu'il n'était qu'un serviteur d'Iça. » Ibn-Khalican commence la biographie du célèbre Mervien par ces mots : « Abou Mouslim A'bd-our-Rahman, fils de Mouslim, nommé aussi O'thman le Khorassanien, est le chef du soulèvement abbasside. On l'appelait aussi Ibrahim, fils d'O'thman, fils de Iassar, fils de Sou-douze, fils de Djoudarn, un des descendants de Bouzadjoumihr, fils de Bahtadjan, de Fars. » M. Kazembek a publié (p. 205 de sa traduction du *Derbend Namèh*) un mémoire historique de Moullah Rafi, que nous avons déjà eu l'occasion de mentionner. Abou Mouslim y est nommé fils de Mouhammed, de Youssouf et de Cheikh Aboul Mouslim; donc nous voyons qu'aucune de ces listes ne ressemble guère à celle de notre auteur, qui, par conséquent, a dû puiser la sienne ailleurs.

Parmi les documents plus ou moins historiques que la littérature orientale possède sur Abou Mouslim, l'un des plus remarquables par la richesse de ses détails est un roman écrit en persan, et intitulé *قصه ابو مسلم*, dont j'ai rapporté un exemplaire de Boukhara en 1842. Ni l'époque ni l'endroit où ce roman fut composé ne sont connus; mais depuis très-longtemps déjà c'est un des livres les plus populaires à Boukhara. Il y est tellement considéré, que l'on a fait sur son compte les deux vers suivants :

هرکه ابو مسلم خوانی کند
اگر زن بود بهلوانی کند

Tous ceux qui liront *Abou Mouslim*, fût-ce même une femme, accompliront des faits héroïques.

Ainsi tout fait supposer que ce n'est pas un ouvrage récent, ce qui est, du reste, corroboré par son style plein de locutions anciennes. En Perse, on ne le connaît presque pas, et ce n'est qu'à Hérat que j'ai commencé à trouver quelques personnes qui en ont entendu parler, ce qui, joint aux tournures des phrases de son texte, éminemment khorassaniennes, me fait supposer qu'il a été composé dans la partie orientale de cette province, notamment à Merv, et qu'il a été introduit à Boukhara par les nombreuses familles des premiers Merviens transférés de force sur la rive droite de l'Oxus par les khans Ouzbeks, qui dévastèrent la Perse orientale à l'époque du commencement de la dynastie des Séfévides. Dans ce roman, Abou Mouslim est appelé Émir A'bdour Rahman, fils d'Assad, fils de Djouneid, fils de Chehab, fils de Menzar, fils de Noufil, fils de Qoutnan, fils d'A'bdoul Moutalib, fils de Hachim, fils d'A'bdoul Menaf. Cette liste généalogique ressemble tellement à celle de notre mémoire historique, que je ne doute pas qu'elle n'ait été puisée dans le roman ou dans une source commune aux deux ouvrages. La première supposition est d'autant plus probable, que beaucoup d'autres détails, tels que la conversation d'Abou Mouslim avec sa mère, sa

visite au maréchal ferrant de Merv, le cadeau qu'on lui fit de la hache d'armes de son père, la légende de son cachet, etc. se retrouvent dans le roman ; il serait assez difficile de s'attendre à rencontrer ces mêmes incidents ailleurs. Comme ce roman n'a pas encore été l'objet d'une notice spéciale, je me permettrai une digression pour donner une idée succincte de son contenu.

Les premières scènes de cette longue épopée se passent dans l'Arabie Heureuse. Le père d'Abou Mouslim, guerrier renommé pour sa bravoure, mais aussi pauvre que courageux, devient éperdument amoureux de la fille d'un chef d'une riche tribu voisine. Rebuté par l'orgueil des parents de la belle, dans l'espoir d'obtenir légalement sa main, il se décide à l'enlever. Énergiquement poursuivis par les serviteurs du père, les amoureux fuient de retraite en retraite, et finissent par s'établir en paix à Ispahan, où ils coulent des jours heureux jusqu'au moment où Hudjadj, enflammé par sa haine contre les descendants du Prophète, se décide à les exterminer tous. Ce massacre des Seïdes est raconté en détail et d'une manière saisissante. Le père d'Abou Mouslim tombe en défendant ses proches, et sa femme parvient à se soustraire avec son fils, âgé de quatre ans, aux recherches actives des sanguinaires serviteurs de Hudjadj. Enfin elle se décide à chercher refuge à Mahan, village du district de Merv, où elle vécut ignorée, se livrant à l'éducation de son unique enfant. A l'âge de quinze ans, Abou

Mouslim questionna sa mère sur son passé, et, enflammé par les récits des hauts faits de son père et par les détails émouvants de sa mort tragique, il jura de le venger, et alla à Merv trouver Hourdek, qui lui remit la hache d'armes de son père et lui révéla l'existence du véritable imam. Les détails sur la secte des fidèles à la descendance d'A'li, sur leurs rapports avec l'imam Ibrahim, fils de Mouhammed, fils d'A'li, fils d'A'bdoullah, fils d'Abbas, sont pleins d'intérêt et, sans le moindre doute, ne manquent pas de vérité. Envoyé plusieurs fois par les chefs de sa secte auprès de l'imam, Abou Mouslim traverse trois ou quatre fois la Perse; la Mésopotamie et la Syrie, et le roman, en décrivant les incidents de ces voyages, rapporte beaucoup de faits curieux et instructifs sur l'état où se trouvaient à cette époque les populations de ces contrées. L'imam, ayant reconnu les qualités éminentes d'Abou Mouslim, l'envoie, muni de ses pleins pouvoirs, dans la Transoxiane pour enrôler des adhérents à sa cause, et la partie du roman qui décrit les incidents de cette mission présente même beaucoup d'intérêt géographique, car les localités de ces pays peu connus, situées entre Katchi, Chehri-Sebz, Samarcande, Khodjend et Boukhara, y sont exactement décrites. Les premières amours d'Abou Mouslim et la description de ses campagnes contre les troupes ommeïades dans le Khorassan sont remplies de détails romanesques et fabuleux; mais, la relation de sa dernière campagne contre Mervan, la relation de ses

rapports avec Aboul A'bbas Saffah, de même que la scène de son assassinat, sont pleines de vérité et mériteraient d'être traduites.

On ne doit pas beaucoup s'étonner de retrouver dans le Daghestan les traces d'un livre répandu à Boukhara et presque inconnu en Perse; car les rapports entre la Transoxiane et les montagnards du Caucase sont plus fréquents qu'on ne serait tenté de le croire d'après la distance qui les sépare. Ainsi par exemple le *muridisme* est venu chez les Lezghiens de Boukhara, et c'est un *murchide* ou professeur de cette ville qui enseigna à Qazi Moullah les principes de cette doctrine.

Pour revenir à notre sujet, il me semble incontestable qu'Abou Mouslim n'a jamais été dans le Caucase; et que la tradition populaire l'a confondu avec Maslamèh, qui aussi, si l'on en croit Tabari, commencerait sa carrière dans le Khorassan. Mais que ce soit lui ou un autre Arabe qui s'établit dans le Daghestan, les détails rapportés par l'auteur de la notice citée sur l'occupation successive des différentes parties de cette province par sa famille et par ses descendants sont instructifs, car ils nous permettent de suivre sur la carte la marche de la colonisation arabe dans les montagnes. Il résulte de cette tradition : 1° que les premiers conquérants musulmans du Caucase ont su très-bien apprécier la valeur stratégique de la vallée du Samour, car ils l'occupèrent en premier lieu; 2° que ce n'est pas autant par la force des armes que par des immigrations

puissantes qu'ils ont su imposer aux rudes montagnards la religion de leur Prophète, leur langue et leur influence politique; 3° enfin, qu'il est ainsi très-naturel de rencontrer dans cette partie du Caucase les plus anciens comme les plus nombreux monuments musulmans, car pendant plus d'un siècle les Arabes n'ont reculé devant aucun sacrifice pour introduire dans le Daghestan leur religion et y asseoir fermement leur pouvoir.

III. — RÉSULTATS PALÉOGRAPHIQUES FOURNIS PAR LES INSCRIPTIONS MUSULMANES DU CAUCASE.

L'ancienne paléographie arabe a occupé beaucoup de savants orientalistes. Les uns, comme Adler, Wahl, Pococke, etc. basaient leurs déductions sur les renseignements qu'ils trouvaient dans les historiens orientaux et dans les plus anciens manuscrits arabes. D'autres, comme Fraehn et Castiglione, se bornaient à considérer les changements éprouvés par les caractères de l'écriture arabe sur les nombreux représentants de l'art monétaire fournis par les diverses dynasties principales des pays soumis aux khalifes abbassides. Enfin d'autres, comme Marcel, Lanci, etc. tiraient leurs conclusions de l'examen des légendes lapidaires des monuments funéraires et autres trouvés en Égypte ou conservés dans les musées européens. Ce n'est que M. Silvestre de Sacy qui basa ses recherches lumineuses sur cette matière difficile et pleine d'incertitude, en s'étayant par sa vaste érudition littéraire, sa grande expé-

rience archéologique et numismatique, et par un don d'heureuse perspicacité qui lui était particulier, et qui l'a guidé presque toujours infailliblement dans ses recherches nombreuses et variées. Aussi les résultats auxquels il est parvenu dans son savant mémoire « Sur quelques papyrus écrits en arabe, et récemment trouvés en Égypte, » restent-ils jusqu'à présent, pour ainsi dire, comme la dernière expression de la science à cet égard. Tout récemment, cette matière a été reprise par un jeune orientaliste allemand, le D^r Nöldeke, dans un ouvrage consciencieux et érudit, intitulé *Geschichte des Korans*, couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Quoiqu'il ne traite qu'en passant la question paléographique, il donne des détails curieux sur les secours que la paléographie peut tirer de l'orthographe des manuscrits; mais il avoue, page 302 : « Nous n'avons jusqu'à présent, autant que je sache, aucun indice positif pour juger de l'ancienneté d'un manuscrit coufique. » Ce résultat négatif est malheureusement assez exact; mais tout de même je crois que l'auteur aurait rendu ses autres recherches à ce sujet beaucoup plus claires et surtout plus précises, s'il s'était donné la peine d'expliquer nettement ce qu'il entend par « coufique pur (*Rein kufisch*); » car, après les recherches de Silvestre de Sacy, il me semble qu'on n'a pas le droit de dire, comme le fait M. Nöldeke (p. 203) : « Il résulte de la comparaison des monnaies et des inscriptions coufiques, ainsi que d'autres faits de

l'histoire de l'écriture arabe, que le caractère coufique s'est conservé pur depuis l'époque de Mahomet jusqu'au iv^e siècle de l'hégire, mais qu'à partir de ce temps il commence à se déformer; en sorte qu'après l'an 400 il n'est pas facile de le rencontrer dans sa forme parfaite ancienne. » Une pareille assertion est d'autant plus étrange, que les recherches de l'illustre orientaliste français mirent hors de doute (p. 8, *loc. laud.*) « que le caractère que Moramér avait introduit chez eux (les Arabes) y éprouva sans doute quelques changements successifs, et que ces diverses sortes d'écritures reçurent différents noms, indiquant les lieux où chacune d'elles avait pris naissance, ou dans lesquels elle était d'un usage plus ordinaire. » Plus loin il dit : « C'est sans doute, avais-je ajouté, ce qu'il faut entendre par ces mots : *mekki, médéni, basri et coufi*, c'est-à-dire caractère de la Mecque, de Médine, de Basra et de Coufa. » Cette observation est d'autant plus exacte, que la ville de Coufa étant fondée à peu près cinquante ans après la mort du Prophète, il est évident qu'il ne peut être sérieusement question d'écriture inventée dans cette localité ni pendant sa vie ni à l'époque de ses premiers successeurs. Plus loin (p. 83), Silvestre de Sacy cite l'observation importante de Castiglione, que « l'ancien caractère arabe, comme le syriaque, duquel il est dérivé, avait une figure arrondie et moins angulaire que celle qu'il a acquise plus tard sous la dynastie des Abbassides. » Ce raisonnement, comme l'on sait, a été corroboré par la

découverte de deux passe-ports de l'an 133 de l'hégire, qui fournirent à Silvestre de Sacy l'occasion de publier son savant mémoire, qu'il termine par ces mots importants et remarquables par leur prudente modestie : « Peut-être faudra-t-il même réformer tout à fait nos idées sur la chronologie des différentes écritures arabes, et reconnaître que le caractère *neskhi*, dont on fixait l'invention au III^e siècle de l'hégire, existait, à peu près sous la forme actuelle, avant que les Arabes du Hedjaz reçussent d'Anbar ou de Hira celui qui a donné naissance au caractère coufique. Ne nous hâtons pas cependant d'adopter cette conjecture, et sachons seulement douter, afin de n'opposer aucun préjugé aux nouvelles découvertes que pourront nous offrir d'heureux hasards, tels que celui auquel nous devons les papyrus qui ont été l'objet de ce mémoire. »

Avant de passer à l'exposition des résultats paléographiques fournis par les inscriptions arabes du Caucase, je fais observer qu'il me semble impossible de donner à l'écriture arabe, la plus ancienne après le *himariyte*, le nom de *neskhi*; car Silvestre de Sacy lui-même a contribué plus que tous ses devanciers à appuyer sur des citations exactes le fait de la découverte de ce genre d'écriture dans le III^e siècle de l'hégire, par Ibn-Mokla ou par son frère Abou A'bdallah Hassan, mort en 338. De plus, le nom même de ce caractère vient du verbe *نسخ*, dont la signification principale est : révoquer, annuler, abroger, abolir, effacer,

détruire, biffer, etc. et l'écriture en question n'a été nommée *neskhi* que comme devant abolir le caractère coufique, généralement accepté à cette époque. Ainsi la fameuse découverte d'Ibn-Mokla se réduit à peu de chose, car au fond il paraît n'avoir rien inventé du tout; mais il a eu le bon esprit d'arrêter les abus calligraphiques auxquels la manière arbitraire inhérente au coufique semblait devoir conduire l'écriture arabe, et il la ramena à l'ancien caractère, entièrement oublié, moins joli de forme, mais infiniment plus précis comme système de signes phonétiques.

En examinant attentivement les inscriptions dont nous donnons ici les fac-simile, on verra que les caractères du n° 1, où je n'ai pu déchiffrer que la date : *في سنة خمس وسبعين* ou *تسعين ومائة*, c'est-à-dire « en l'an 1⁷/₅, » ressemblent à ceux des passe-ports de l'année 133, autant que des caractères gravés sur pierre peuvent ressembler à des caractères tracés sur papier. Qu'on lise l'année de l'inscription d'une façon ou d'une autre, elle doit être rapportée au règne du khalife Haroun ar-Raschid, à peu près à l'époque où il se fit représenter à Derbend par Djeioun, fils de Nedjm, Rebia el-Baheili, Hazimèh, fils d'O'mar (voy. Kazembek, *Derbend Namèh*, p. 127 et suiv.). On voit qu'alors le ح ne dépassait pas les autres lettres, comme, par exemple, dans le mot *حسم* du passe-port A. Le ع, comme dans le mot qui précède celui de *سنة* de l'inscription, était représenté, sur la pierre comme sur le

N° 1.



papyrus, par un crochet semblable en tout à celui dont on se sert encore de nos jours. Le س , comme

dans l'avant-dernier mot de la seconde ligne de l'inscription, que je lis **مجد**, a une forme moins anguleuse que celle qu'on lui a donnée depuis. Le **ي** final du passe-port dans le mot **الى ذلك** et dans le mot **في** de l'inscription sont presque identiques et s'éloignent peu de la figure qu'on donne à cette lettre actuellement. Toutes ces ressemblances sont encore plus frappantes quand on compare les caractères de l'inscription n° 1 avec ceux des deux cachets des passe-ports.

N° 2.



L'inscription n° 2 est du commencement du iv^e siècle; je l'ai trouvée sur l'emplacement de Belqan. Je la lis ainsi :

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ هَذَا مَا بَنَى مَلَأَ صَفْرَ بَنِي بُعْدَ

طلبًا لتواب الله والدار الآخرة نفعه الله سؤل حاجت
 اليد وجد عماد على يدى محمد بن جعفر فى سنة ثمان
 وثلاثمائة

C'est-à-dire : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Ceci est ce qui a été construit par Moullah Sefer, fils de Bou'd, à l'intention de la récompense de Dieu et du refuge dernier ; que Dieu le gratifie dans les objets de ses désirs ! Édifice (élevé) par les deux mains de Mouhammed, fils de Dja'far, dans l'année 308. » Dans cette inscription, l'une des plus anciennes légendes du Caucase, car elle est d'une époque antérieure à l'invasion des Russes à Berda'a, villè voisine de Belokan, événement rapporté par Mass'oudi approximativement à l'année 300 de l'hégire, mais ayant eu lieu, comme l'a prouvé Fraehn, en 332, nous trouvons quelques particularités paléographiques qu'il est bon de signaler. Elles nous montrent que déjà dans le iv^e siècle les formes anguleuses du caractère coulique commençaient à s'introduire de plus en plus dans le caractère arabe ; les liaisons entre les ب, les ت, les س, les ل, sont toutes à angle droit ; les ج et les ح, semblablès au ك, commencent à dépasser la plupart des autres lettres, mais ils sont encore bien loin de la forme qui leur est commune avec le même signe alphabétique dans l'écriture coulique du v^e et surtout du vi^e siècle de l'hégire. Le ه a encore à peu près la forme du θ grec ; mais le ذ et le د prennent déjà la forme qu'ils ont dans l'écriture

coufique de cette époque. Une particularité remarquable de cette inscription est que **ر** de la fin du mot **آخرة** sont liées, comme cela se fait dans l'écriture cursive de nos jours, usage complètement abandonné par les scribes de Bagdad, et qui néanmoins doit être très-ancien, car nous le retrouvons sur le papyrus B de Silvestre de Sacy dans le mot **كورة**. Mais il est évident que toutes ces déductions doivent être acceptées *cum grano salis*; car non-seulement sur les monnaies abbasides du iv^e siècle nous trouvons le coufique anguleux déjà complètement établi, mais des inscriptions tumulaires, l'une d'Abi Mouhammed A'bdoullah, fils de Mehdi, de l'an 239, l'autre d'A'bdoullah, fils d'O'mar, de l'an 245 de l'hégire, publiées par l'abbé Lanci dans son ouvrage *Degli Monumenti sepulcrali*, etc. prouvent que, même dans la première moitié du iii^e siècle, ce genre de coufique a été d'un usage commun dans la partie occidentale du khalifat. Une inscription de l'an 300 de l'hégire, que M. Victor Langlois a estampée à Tarsous, et qu'il reproduit exactement à la page 330 de son Voyage en Cilicie, s'éloigne encore plus du caractère arabe arrondi. Cette inscription tumulaire, intéressante au point de vue paléographique, a déjà été publiée par M. l'abbé Bargès dans la Revue archéologique; mais néanmoins je crois devoir la transcrire ici de nouveau, car je la lis un peu différemment, de la manière suivante :

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ اللَّهُمَّ إِذَا جُمِعَتْ عِبَادُكَ لِمَتَعَادِكَ

فاخسر عبدك ساكن هذا القبر الغفير الى رحمتك امنت
 من عذابك واسكنه دار جناتك فلم..... ونبيك محمد صلى
 الله عليه سلم ورحم من يرحم عليه

C'est-à-dire : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Dieu ! quand tu convoqueras tes serviteurs pour ton dénombrement, réveille ton serviteur (en lui) pardonnant (ses péchés) par ta clémence, (qu'il soit) préservé de ta colère, et place-le dans ton paradis. Mouhammed, que Dieu lui soit propice et clément ! Sois miséricordieux envers celui qui sera miséricordieux envers lui. » On voit encore quelques traces de lettres au haut du cadre qui fait le tour de l'inscription ; je n'ai pu distinguer que ثلاث « trois, » du côté gauche, et مائة « cent, » du côté droit. L'absence du nom du défunt ne doit pas étonner ; cette omission a souvent lieu sur les monuments funéraires des musulmans, et provient soit de l'humilité du défunt qui déclare en mourant ne vouloir conserver que son seul titre de serviteur de Dieu, soit de ce que l'inscription n'est pas complète. Très-souvent le monument qui marque l'endroit de la sépulture d'un musulman est composé de trois pièces : d'une dalle placée à la tête du mort, d'une autre qui indique la direction dans laquelle il est enterré, et enfin d'une troisième placée à ses pieds. Si le sarcophage est fait d'une pierre, alors des légendes tracées sur les faces des monuments, correspondant à la position de la tête, du

corps et des pieds du défunt, remplacent les dalles. Dans ces deux cas, le nom n'est généralement mentionné que sur l'une des dalles ou dans l'inscription d'une des faces, et il se pourrait très-bien que la tablette de marbre conservée au consulat anglais, à Tarsous, ne fût qu'une partie d'un monument funéraire jadis complet.

Plus nous nous éloignons à l'est du centre de la civilisation arabe, plus nous sommes sûrs de rencontrer des légendes comparativement modernes tracées en caractères arrondis et présentant beaucoup d'analogie avec ceux de notre inscription de l'an 308. Ainsi dans la planche annexée au mémoire de Fraehn « Sur trois monnaies du x^e siècle frappées chez les Bulgares du Volga (*Drei Münzen*, etc.), » publié dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Petersbourg, nous retrouvons, sur une monnaie frappée en 366 sur les rives du Volga, presque absolument la même forme de lettres que sur la pierre de Belokan. Les monnaies des Samanides donnent lieu aux mêmes observations.

Ainsi, dans l'application des principes paléographiques déduits de la forme des lettres à la détermination de l'âge d'une inscription ou d'un manuscrit, il faut nécessairement avoir en vue l'endroit où ce manuscrit, où cette inscription ont été tracés, car il est hors de doute que les modes et les coutumes de Bagdad se répandaient plus facilement à l'occident qu'à l'orient de cette ville. La raison en est toute simple : les pays qui séparent la Mésopo-

tamie de la Mecque étaient visités forcément chaque année par les habitants de Bagdad, obligés d'accomplir le pèlerinage des deux temples, tandis qu'ils ne venaient que rarement et d'une manière accidentelle dans les dépendances éloignées du khalifat, situées à des distances considérables au nord et à l'est de la capitale de l'empire musulman.

Les monuments du Caucase qui nous ont conservé des légendes du v^e siècle de l'hégire nous prouvent que pendant tout ce siècle il y avait une lutte entre l'ancienne écriture ronde et le coufique anguleux. J'en donne ici quatre spécimens : les n^{os} 3, 4, et 4 *bis*, de Derbend, et le n^o 5, de Bakou.

N^o 3.

Je déchiffre dans la première inscription ce qui suit :

بسم الله الرحمن الرحيم هذا عمل لطف الله ابن بو حسن
واحد بن ابو علي بن يونس ويمن بن بعداد (نعمان) في
مهر رجب في سنة خمس وستين واربعماية

Au bas on lit le symbole de l'islamisme ; puis on voit quelques mots indéchiffrables, parmi lesquels je n'ai pu discerner que *بعد رسوله*, et à la fin le mot *نعمه* ; enfin, à l'angle du côté droit, on lit *الله*. Le tout pourrait être traduit par : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, ceci est l'œuvre de Lutf Oullah, fils de Bou Hassan, et d'Ahmed, fils d'Abou A'li, fils de Iounous, et de Iemen, fils de Be'ad (Noman), au mois de redjeb, dans l'année 465. »

Les inscriptions 4 et 4 bis sont tracées sur les deux bouts d'une longue pierre sépulcrale de forme cylindrique qu'on voit à cent-cinquante pas de la quatrième porte du mur méridional de Derbend, et qu'on désigne encore aujourd'hui, comme du temps d'Olearius, par le nom de tombeau du Padi-chah Djoum-Djoum. Je la lis ainsi :

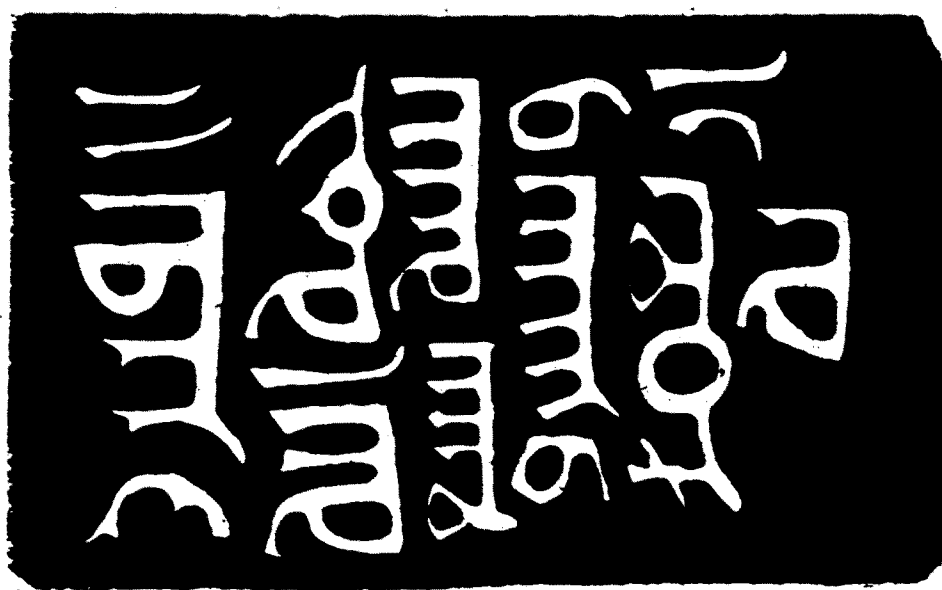
اللهم اذا جمعت الأولين والآخرين فاغفر لعبدك الفقير
صاحب هذا القبر رحمه الله سنة تسع وستين واربعماية

C'est-à-dire : « Oh Dieu ! quand tu assembleras

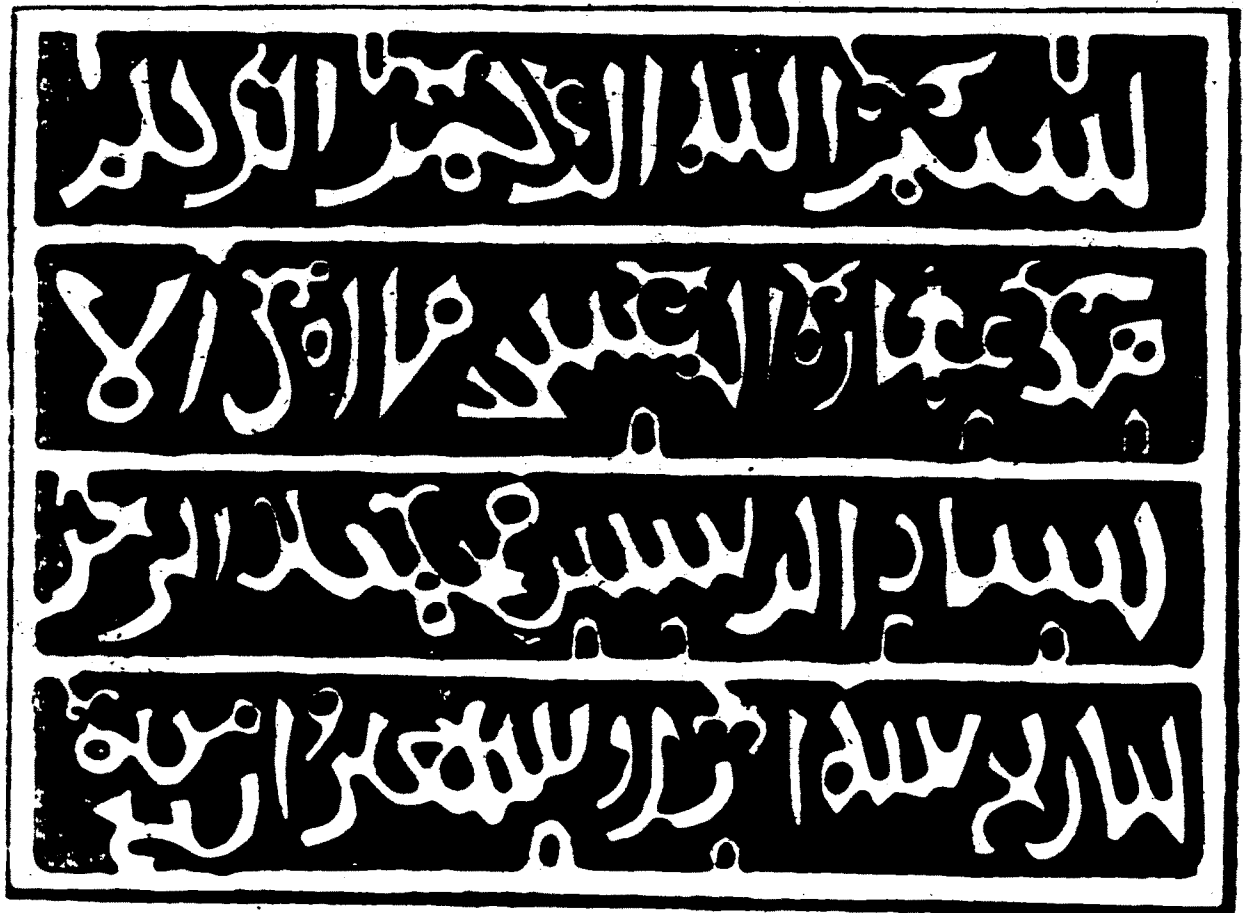
N° 4.



N° 4 bis.



les premiers et les derniers, pardonne à ton serviteur indigent le possesseur de ce tombeau. Que la miséricorde de Dieu soit sur lui! L'an 469.



L'inscription n° 5 est tracée sur une pierre fixée dans la base de l'ancienne mosquée de Bakou.

Je la lis ainsi :

بسم الله الرحمن الرحيم هذا عمارة المسجد ما امر الأستاذ
الرشيد بن محمد بن أبي بكر بتأريخ سنة. احدى وسبعين
واربعماية

C'est-à-dire : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, cette construction est une mosquée éri-

gée par ordre du maître maçon Rechid, fils de Mouhammed, fils d'Abibekr, dans l'année 471.»

Au commencement du vi^e siècle, les monuments du Caucase ne présentaient plus nulle part de traces de l'ancienne écriture arabe arrondie. Les formes anguleuses du coufique règnent exclusivement. Les ح, les ج et les ك sont d'égale longueur, dépassent toutes les autres lettres, et ne se distinguent que par de légères différences dans la brisure des traits qui servent à les former. Les م du commencement ou du milieu des mots sont ou triangulaires ou pentagones, et ce n'est qu'à la fin des mots qu'ils ont une forme un peu arrondie. Le و du commencement et du milieu des mots est représenté par deux triangles qui se touchent par leurs bases, et à la fin des mots par un seul triangle. Les > et les > ne sont presque pas à distinguer les uns des autres, sauf que quelquefois le > est muni dans sa partie supérieure d'un petit crochet. Le > et le > sont identiques, de même que le > et le >, etc. C'est aussi dans ce siècle que les enchevêtrures et les ornements arbitraires n'ayant aucun sens grammatical commencent à s'introduire dans les légendes lapidaires du Caucase. Un beau monument architectural de l'année 582, la tour des Atabeks, à Nakhitchewan, ayant la forme d'un prisme dodécagone, nous a conservé une preuve à peu près unique que le persan même était écrit à cette époque en caractères coufiques. Notamment sur le pourtour de la corniche du

prisme, dont les faces 4, 5, 6, 7 et 8 sont tombées, M. Fraehn encore a déchiffré, d'après la copie de cette inscription, rapportée par M. Dubois de Montpéreux, la phrase arabe suivante :

بسم الله الرحمن الرحيم امر ببناء هذا المشهد الملك
العالم العادل المؤيد المنصور الكبير شمس الدين نصره
الاسلام والمسلمين ج..... جلال الدنيا والدين عصمة
الاسلام والمسلمين مومنة خاتون رحمة الله تعالى

qui était suivie d'une assez longue inscription, que ni Fraehn ni personne ne parvenaient à déchiffrer, parce que l'on s'efforçait de la lire en arabe, comme il était assez naturel de la supposer écrite. Enfin, après un long examen du monument en question, je me décidai à la lire en persan, et j'ai constaté que par ce moyen on triomphait de toutes les difficultés de cette lecture, car elle contient des vers usités assez souvent sur les monuments de la Perse, n° 6 et 6 bis :

ما بگردیم پس بماند روزگار
ما بمیریم این بماند یادگار
تا برکشوید دورگار

Ainsi le tout peut être traduit par : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, ordonna la construction de cette chapelle de martyrs le roi sage, le juste, l'aidé par Dieu, le victorieux, le grand, le

N° 6.



N° 6 bis.



soleil de la religion, l'aide de l'Islam et des musulmans, Dj(ihan Pehlevan, sobriquet connu de l'Atabek Abou Djafar Mouhammed, fils d'Ildiguiz, constructeur de cette tour). la gloire du monde et de la religion conservatrice de l'Islam et des musulmans, Mouminèh Khatoun; que Dieu tout puissant lui soit clément! Nous passerons, mais le temps durera. Nous mourrons, et que ceci reste comme un souvenir jusqu'au jour de la rupture du cercle de l'activité humaine.» Dans toute la Perse et dans toutes les parties de l'Asie Mineure que j'ai visitées, je n'ai vu qu'un seul monument qui présente la même particularité : c'est le caravansérail dit de Halakou, situé à moitié chemin entre Djoulfa, sur l'Araxe, et Marand. Au-dessus de la porte d'entrée, très-ruinée déjà en 1857, on voyait une inscription coufique qui reproduit évidemment une pièce

de vers en persan, car la rime بکام توباد y revient plusieurs fois.

Il est assez singulier que le véritable caractère *neskhi* reparait aussi vers la fin de ce siècle, mais exclusivement sur les monuments du littoral occidental de la mer Caspienne, tandis que dans les autres parties de l'isthme, telles que le Daghestan et l'Arran, le coufique se conserve pendant tout le VII^e siècle et pendant presque toute la durée du VIII^e siècle de l'hégire.

Sur le mur méridional de Derbend, près de la porte orientale de ce mur, se trouve fixée une pierre qui porte l'inscription ci-contre (n° 7), évidemment incomplète et ne présentant que la fin d'une légende. Je la lis ainsi :

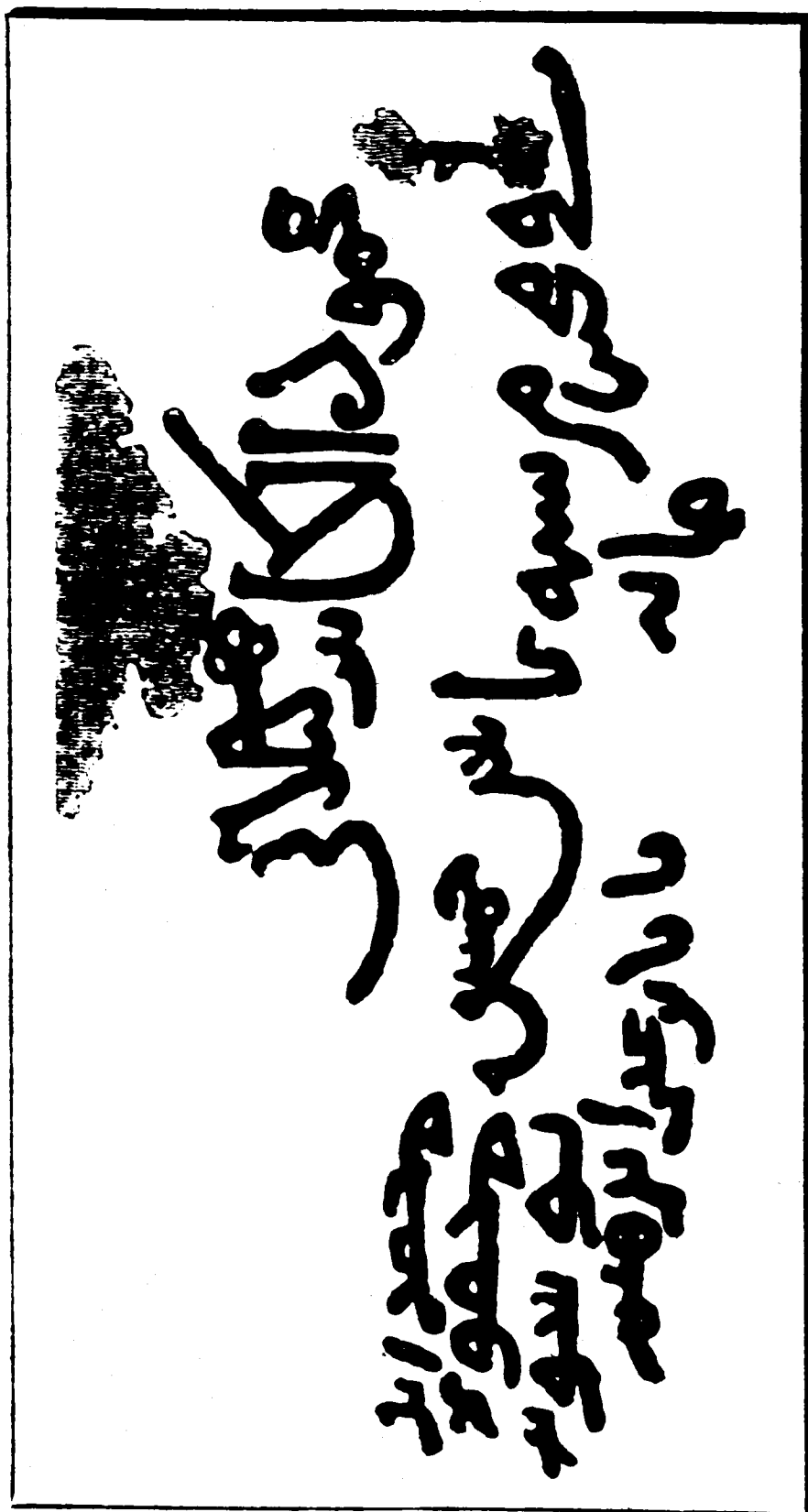
محمّد ابن محمود بن يوسف بن بابا بن علي ابراهيم

Et plus loin :

محمود الكاتب كيلاني في محرم سنة ثمانين وخمسمائة

C'est-à-dire : « Mahmoud, le scribe Ghilanaï, au mois de mouharrem de l'an 580. » Ceci a d'autant plus le droit de nous étonner, qu'une inscription de la même année, que j'ai recueillie à Ourmiah, en Perse, sur un monument, dit Ségoumbez, presque entièrement détruit bientôt après par un tremblement de terre en 1856, nous présente un spécimen en caractère anguleux dans toute sa pureté. Je la reproduis sous le n° 7, et la lis ainsi :

N° 7.



بسم الله الرحمن الرحيم امر ببناء هذه القبة الامير

اسفہسار الاجل الكبير المؤيد المنصور نسق الدنيا
والدين عز الاسلام والمسلمين ناصر المظلومين شاخابه
ملوك وسلاطين..... في شهر محرم ثمانين وخمماية

La légende du milieu est :

رجا لله امر بنا منصور بن موسى

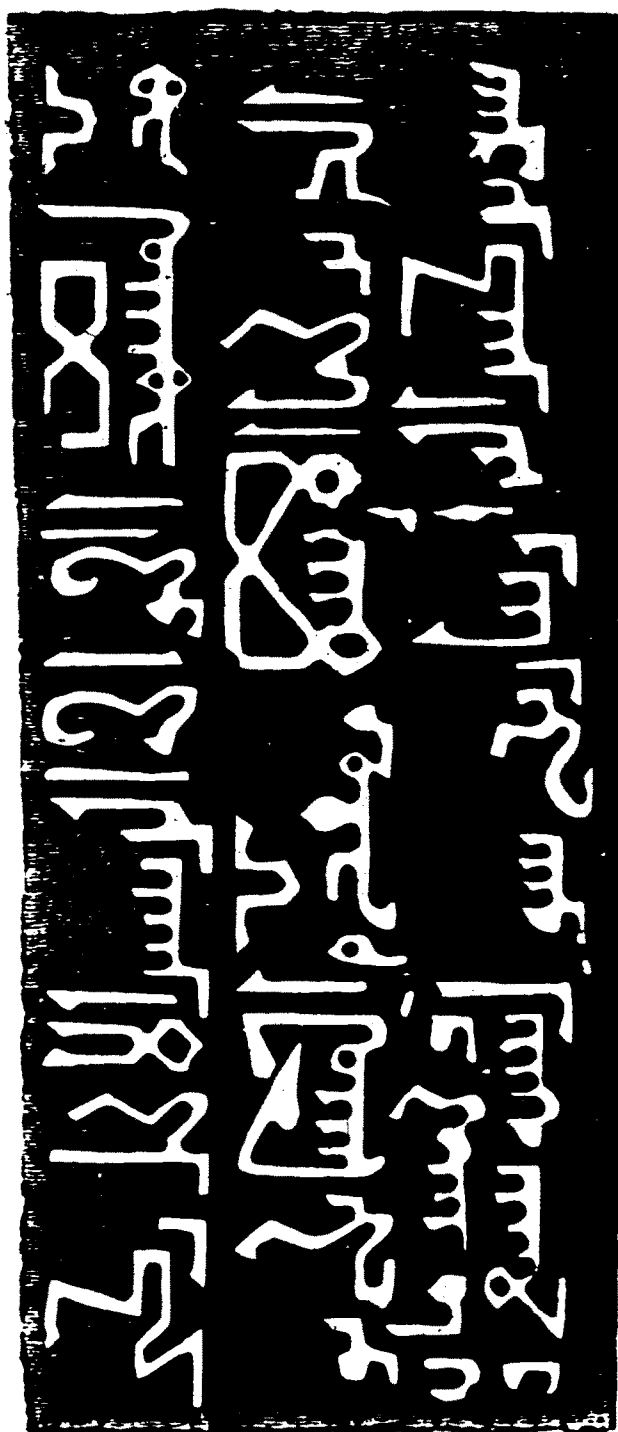
et au-dessous, on lit :

عمل العبد الضعيف ابا منصور بن موسى

C'est-à-dire : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, ordonna la construction de cette coupole l'émir, le spahsalar, l'élevé, le grand, l'aidé par Dieu, le victorieux, l'ordonnateur du monde et de la religion, la gloire de l'Islam et des musulmans, l'aide des opprimés, le descendant des rois et des sultans..... dans le mois de mouharrem de l'an 580. » Les inscriptions du milieu veulent dire, celle d'en haut : « Par la clémence de Dieu, Mansour, fils de Moussa, ordonna la construction, » et celle d'en bas : « OEuvre du serviteur impuissant, Mansour, fils de Moussa. » Malgré la multiplicité d'épithètes pompeuses prodiguées dans cette inscription au constructeur, il est évident qu'il devait être quelque employé subalterne de l'Atabek Abou-Djafar Mouhammed, qui gratifiait souvent les personnages de sa cour du titre d'émir, comme nous le voyons dans celui de Noureddine, son *moutawalli*, chargé de la construction de la tour de Nakhitchévan. Quant au texte de l'inscription, il prouve que cette légende n'a pas été composée par un profond

arabisant tant par l'emploi du mot شخاب, qui est persan (si toutefois il s'y trouve), que par la forme étrange du commencement ou رَجًا لله, qui n'est évidemment amené que pour rimer avec les mots *amara bina*, de même qu'avec le nom Mansour bini Moussa.

N° 8.



Le n° 8 reproduit l'inscription d'un monument de Nakhitchewan, connu sous le nom de Goumbezi Ata-baba; il se distingue par l'introduction de quelques enchevêtrures, dont on va faire dans le siècle suivant un abus si considérable. Une autre particularité de cette légende consiste en ce que les *élifs* sont remplacés quelquefois par des traits horizontaux gravés au-dessus des mots dans lesquels cette lettre est omise. Je la lis ainsi :

هذا المشهد لخواجه الرئيس الاجل زكى الدين جمال
الاسلام مقدم المشايخ يوسف بن كبير..... بتاريخ شوال
سنة سبع وخمسين¹ وخمماية

C'est-à-dire : « Ceci est le lieu du martyre du *Khodja*², du grand réis, du pur en religion, de l'ornement de l'islamisme, du directeur des moines, Youssouf, fils de Kebir..... Dans le mois de chawal de l'an 557. »

L'introduction du caractère *neskhi* sur un monument de Derbend de la fin du vi^e siècle n'est pas un fait fortuit et isolé, car depuis lors ce caractère remplace le coufique dans toutes les inscriptions des monuments de Bakou, et l'une des plus cu-

¹ Le mot *خمين* manque dans l'estampe; mais j'ai la certitude qu'il existe, car je l'ai vu moi-même à plusieurs reprises.

² Dans beaucoup d'endroits de l'Asie centrale, on désigne par le titre de *khodja* les descendants des quatre premiers khalifes nés des femmes prises en dehors de la famille du Prophète.

rieuses de ce genre est, sans contredit, la légende de la tour de Merdékan, n° 9.



Cette inscription est assez fruste ; néanmoins voici ce que j'ai pu y lire :

هذا بنا القلعة في ايام الملك المعظم..... لم للعا..... المؤيد
المظفر المنصور..... فخر الدنيا والدين..... والمسلمين
كرشاسيب..... اد بن منوچهر وناصر لدين صاحب
سياة..... سفهسلار اجل العلم المؤيد الموقر..... الدولة
والدين..... اشقاق بن كاك..... لي ادام الله تاييده في تاريخ
المرداد ماه سنة ستماية

C'est-à-dire : « Ceci est la fondation du château élevé dans le temps du grand roi. aidé, victorieux, conquérant. gloire du monde et de la religion. et des musulmans. Guerchasib, fils de (Ferroukhz) ad, fils de Manoutchehr et Nassir Lidin, possesseur des troupes. Spehsalar (?), le grand, le savant¹, l'aidé, le solide. pour l'État et la religion. Ishaq, fils de. que Dieu éternise à jamais son assistance. Dans le mois *murdad* de l'an 600. »

La multiplicité des noms propres contenus dans cette inscription présente une difficulté historique

¹ J'avoue qu'il est assez étrange de voir classés ensemble l'épithète علم, qu'on ne donne qu'aux ecclésiastiques, et le titre de spehsalar; aussi je ne suis guère sûr d'avoir bien lu ce dernier mot, et je l'ai adopté uniquement à cause de ce que nous trouvons dans son orthographe le plus grand nombre de lettres que l'on déchiffre avec certitude dans cet endroit de l'inscription.

d'autant plus sérieuse que le passé de la dynastie des Chirvanchahs, à l'aide duquel on pourrait espérer la vaincre, malgré les savants travaux de M. Dorn, est encore fort obscur. Par un témoignage de Haqani que j'ai publié dans le Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, on sait qu'Akhistan ou Akhtisan, fils de Manoutchehr, né en 500 de l'hégire, et mort après 583, ne laissa pas d'héritier mâle. Donc le nom qui précède les mots « fils de Manoutchehr » ne pouvait être ni le sien ni celui de son fils, mais bien plutôt celui de quelque frère puîné dont le nom n'a pas été conservé dans les annales écrites. Heureusement la numismatique de la dynastie des Chirvanchahs vient, dans ce cas, à notre aide, et permet, à ce qu'il me semble, de rétablir ce nom avec beaucoup de probabilité. Nous avons vu que le mot **بی منوچهر** est précédé, dans l'inscription, de deux lettres, que je lis **اد**, mais qui, à la rigueur, pourraient être lues **رز**, comme terminaison des noms Féribourz ou Féromerz, assez usités dans cette famille; mais au-dessus nous lisons **کرشاسب**, et immédiatement après le nom de Manoutchehr, **وناصر لدين**, ce qui, étant admis, nous oblige de combler la lacune qui précède le nom de Manoutchehr par les mots **بی فرخزاد**; car, parmi les monnaies du musée asiatique de Saint-Petersbourg, décrites dans le t. I^{er}, p. 404, des œuvres posthumes de Fraehn, nous trouvons une monnaie en cuivre qui porte d'un côté la légende : **الملك المعظم** :

كرشاسيب بن فرخزاد بن منوچهر, et de l'autre :
 الناصر لدين الله امير المومنين. Quoique cette pièce ne
 soit pas datée, nous savons que le khalife qui y est
 mentionné régna depuis 575 jusqu'à 622 de l'hé-
 gire, en sorte qu'il était contemporain d'Akhistan,
 de Ferrouchzad et de Guerchasib, et par conséquent
 la présence de ces noms sur une pierre gravée en
 600 de l'hégire n'a rien d'improbable. Quant à la
 restitution et à l'interprétation des autres noms ef-
 facés ou à demi conservés sur la tour de Merdékan,
 il est évident qu'il serait téméraire de vouloir le
 faire, et nous terminerons nos observations sur
 cette inscription en signalant ce fait curieux, que
 sous la dynastie des Chirvanchahs, aussi tard qu'en
 600 de l'hégire, les noms des mois qui étaient en
 usage dans la Perse antéislamitique étaient encore
 employés, comme le prouve le mois *murdad*, très-
 distinctement gravé sur la pierre.

Pendant que l'écriture coufique était complé-
 tement abandonnée sur la côte occidentale de la
 mer Caspienne, plus accessible que les autres par-
 ties du Caucase aux voyageurs et aux commerçants
 des parties centrales du khalifat, dans les montagnes
 du Daghestan on est resté fidèle aux formes angu-
 leuses de l'écriture inventée à Coufa, comme on
 pourra s'en convaincre en examinant l'inscription
 de l'an 638 reproduite sous le n° 10. J'ai déjà pu-
 blié cette inscription dans le Bulletin de l'Académie
 des sciences de Saint-Petersbourg; mais comme je
 n'avais alors à ma disposition qu'une copie faite par

tion, que je vais corriger ici sur une réduction exacte de cette légende faite au moyen du pantographe d'un estampage que je dois à l'obligeance du général de Bartholomaei. Je la lis ainsi :

بسم الله الرحمن الرحيم الله الله قد جاء عسكر تاتار
ملاعين حذلهم الله في باب القسط رجا اذا بقى من شهر
ربيع الأول عشرة أيام فحارب معهم اهل رجا الى منتصف
ربيع الآخر في سنة سبع وثلثين وستماية ثم امر ببناء
هذه القلعة سباج بن سليمان في شهر ذي الحجة من شهر
سنة ثمانية وثلثين وستماية

C'est-à-dire : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Dieu ! Dieu ! Dieu ! en vérité, les troupes maudites des Tatares, que Dieu les confonde ! arrivèrent à Babilquist, Ridja, dix jours avant la fin du mois rebbi-el-awel. Les habitants de Ridja leur firent la guerre jusqu'à la moitié du mois rebbi-el-akhir de l'année 637. Après cela, Sabadj, fils de Souleiman, ordonna la construction de cette forteresse au mois zilhidjeh, l'un des mois de l'an 638. »

Dans ma première interprétation de cette inscription, je n'ai point fait attention aux points diacritiques qui se trouvent placés sous le mot باب, et je l'ai lu سَلَبَ « piller, » et j'ai traduit le mot قسط par « district ; » mais ayant terminé depuis un travail sur les articles du dictionnaire de Yakout concernant le Caucase, j'ai été frappé de la phrase suivante :

وقال ابو بكر احمد بن محمد الهمداني وباب الابواب افواه
 شعاب في جبل القبق فيها حصون كثيرة منها باب
 الصول وباب الآن وباب الشابران وباب الآزقة وباب بارقة
 وباب سمحن وباب صاحب السرير وباب فيلان شاه وباب
 طاروثان وباب طبرسران شاه وباب ايران شاه

C'est-à-dire : « Aboubekr Ahmed, fils de Mouhammed Hamdani dit : Bab el-Abvab sont les embouchures des défilés du mont Qabaq (Caucase); il y a là beaucoup de forteresses, telles que Babissoul, Babiallan, Babichabran, Babilaziqqèh, Babibariqeh, Babisameshen, Babisahibiserir, Babifilanchah, Babitarouthan, Babitabarseranchah et Babiiranchah. » Or il se trouve que la route qui conduit du Quomoukh au pays des Quistes, peuplade à demi chrétienne, occupant jusqu'à nos jours une partie des vallées de la chaîne du Caucase, débouche précisément près du village fortifié Ridja, et qu'ainsi le nom de Babil-Quist lui appartient de droit. Du reste, nous avons vu que l'auteur inconnu du mémoire historique dont nous avons cité un passage donne ce nom au village de Ridja.

Cette inscription a une valeur historique incontestable, car elle comble une lacune fâcheuse des annales russes du XIII^e siècle. Elles parlent d'une disparition subite des troupes tatares commandées par Batou Khan, après sa première tentative infructueuse de prendre Kiew; mais elles n'expliquent pas où il est

resté jusqu'à sa seconde apparition sous les murs de cette ville, tandis qu'à présent nous retrouvons, grâce à cette inscription, ses traces dans le Daghestan. Cette légende aurait aussi un grand intérêt paléographique par la présence des points diacritiques, si l'on pouvait être sûr que ces points n'ont pas été ajoutés après coup, par quelque érudit de village, pour faciliter la lecture de l'inscription.

Dans le VIII^e siècle de l'hégire, le coufique est encore généralement employé dans les inscriptions des monuments du Caucase; mais évidemment il est considéré déjà plutôt comme ornement que comme caractère alphabétique. Aussi les enchevêtrements et les modifications arbitraires des lettres n'ont plus de bornes. Chaque graveur n'est guidé que par les inspirations de sa fantaisie, et à partir de ce siècle l'étude des inscriptions où ce genre d'écriture est employé ne présente plus aucun intérêt pour la paléographie. Pour justifier ce que je dis, je me borne à donner ici un seul spécimen d'inscription de cette époque, n° 11, que je lis ainsi :

امر ببناء هذا المشهد الشيخ الزهد ابو يعقوب بن
سعد رجة الله عليه في سبعين وستماية

C'est-à-dire : « Ordonna la construction de cette chapelle de martyr le cheikh, l'anachorète Abou Yaqoub, fils de Saad Que Dieu lui soit clément! dans l'année 670. »

Ainsi il résulte de tout ce qui vient d'être dit :

N° 11.



1° Que les trois caractères de l'écriture arabe, le caractère rond, le coufique anguleux et le coufique

enchevêtré, improprement nommé *karmatique*, ont laissé des traces sur les monuments musulmans du Caucase;

2° Que le premier de ces caractères, tout en constituant un mode d'écriture parfaitement distinct du coufique, et plus ancien que lui, ne peut être nommé *neskhi*, car le *neskhi* n'est qu'un retour vers l'ancien système d'écriture, avec quelques modifications de ce dernier qui lui sont propres;

3° Que dans le Caucase l'introduction de ces différents modes d'écritures a suivi une marche beaucoup plus lente que dans les autres parties du khalifat, et que surtout le passage de l'écriture arrondie au coufique s'est fait avec difficulté, et que ce dernier genre d'écriture, purgé d'enchevêtrures, ne s'est maintenu que tout au plus pendant un siècle, de la fin du v^e à la fin du vi^e siècle de l'hégire;

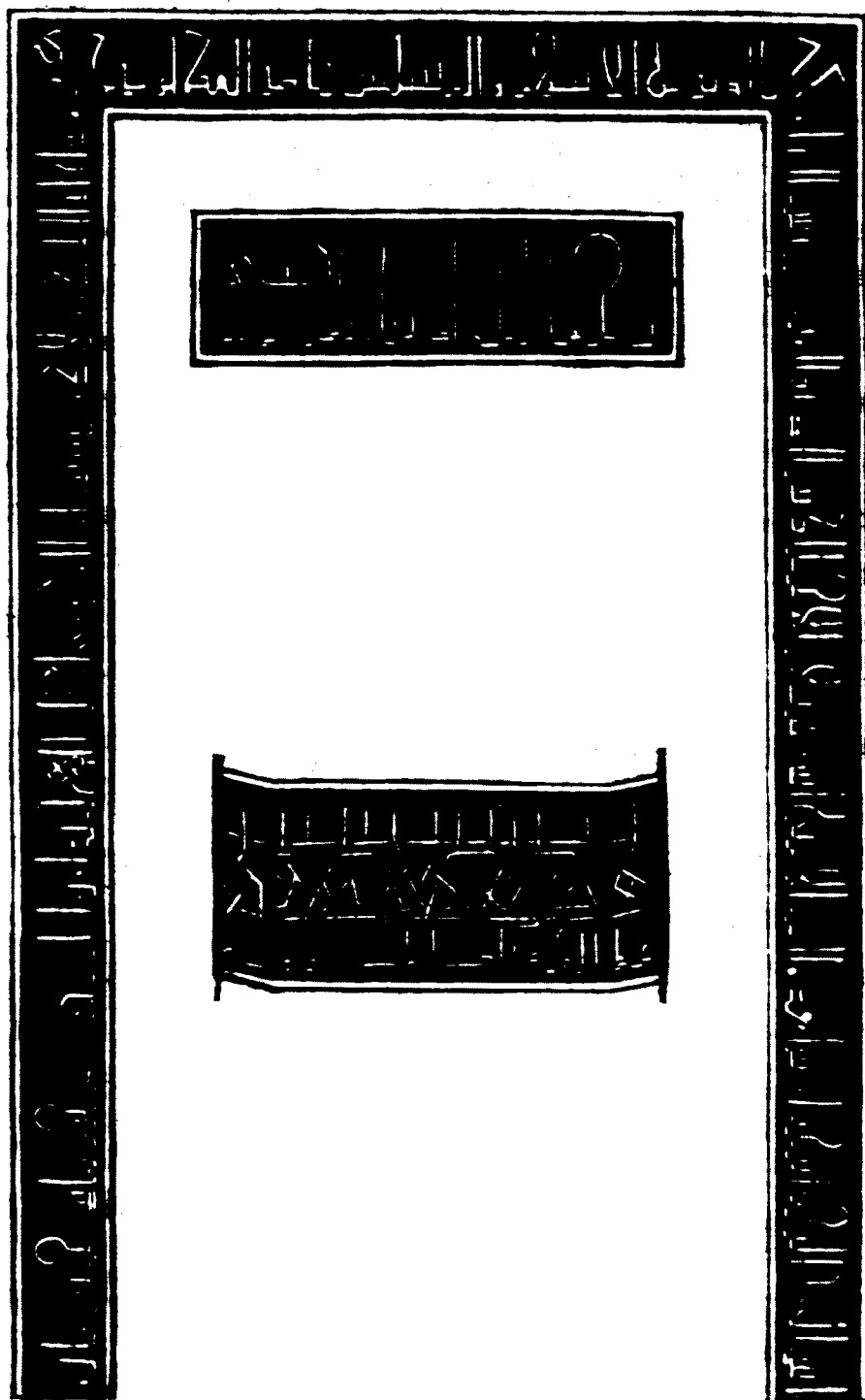
4° Enfin que l'écriture enchevêtrée, acceptée franchement comme élément d'ornementation, s'est conservée très-longtemps.

IV. — INSCRIPTIONS HISTORIQUES OU REMARQUABLES PAR LEUR FORME LITTÉRAIRE.

A un kilomètre au nord de Derbend, sur la route qui conduit à Temirkhan Choura, on a trouvé une pierre longue de 1 mètre 6 décimètres, et large de 9 décimètres; elle est gravée avec beaucoup de soin, et porte l'inscription suivante en beaux caractères coufiques, et dont le sens permet de croire

qu'elle a été composée du vivant de celui qui la destinait pour sa tombe.

N° 12.



Je la lis ainsi :

يا عَجَبًا لِمَنِ ذَا مَكَانُهُ كَيْفَ يَلِدُ الْعَيْشَ فِي الْبَسَاتِينِ أَيُّهَا
الوَاقِفُ هُونًا تَعْتَبِرُ إِذَا قَبِرَ الْمَوْتُوتُ لَشَلًا فَادْكِرْ وَمَا الْمَالُ
وَالْأَهْلُونَ إِلَّا وَدِيعَةٌ وَلَا بُدَّ يَوْمًا أَنْ تُرَدَّ الْوَدِيعَةُ تَزُودُ مِنَ
الدُّنْيَا فَإِنَّكَ رَاحِلٌ.....

C'est-à-dire : « Chose étonnante que celui dont ceci est la demeure puisse jouir de la vie dans les jardins. Ô toi qui es tranquille, songe qu'en mourant c'est le cercueil ! . . . Les hommes et les choses ne sont que des dépôts, et il est inévitable le jour où ce dépôt doit être restitué. Fais dans ce monde les préparatifs pour la route, car, en vérité, tu devras voyager . . . » Je n'ai pas besoin de remarquer que sur cette pierre, comme sur celle de Tarsous, le nom du défunt est omis par humilité. A l'est de Derbend, se trouve un petit village connu par un riche mausolée érigé en l'honneur d'un émir Isfendiar, dont je n'ai pu retrouver la trace dans les annales du Caucase, mais dont le tombeau mérite d'être décrit. Il porte trois légendes tracées en caractères *thoulth*. La première est une inscription arabe :

هَذَا قَبْرُ الشَّهِيدِ الْمُعْطَرِّ وَالْمُرْقَدِ الْمَوْقَرِّ لِلرَّحْمَةِ الْمَغْفُورِ
السَّعِيدِ الشَّهِيدِ الْوَاصِلِ إِلَى رَحْمَةِ اللَّهِ تَعَالَى الْأَمِيرِ
الْكَبِيرِ الْأَعْظَمِ الْأَعْلَمِ الْأَكْرَمِ الصَّاحِبِ السَّحَابَةِ وَالشَّجَاعَةِ

دستور امراء اعظم امير اسفنديار ابن المرحوم حمزه اقا
في تاريخ سنة ست و ستين و ثمانماية

C'est-à-dire : « Ceci est le tombeau du martyr odoriférant et le mausolée du défunt pardonné, du bienheureux martyr, de celui qui a été gratifié de la miséricorde de Dieu tout-puissant, du grand émir, de l'élevé, du savant, du bienfaisant, possesseur de la largesse et du courage, guide des émirs élevés, émir Isfendiar, fils de feu Hamzèh Agha. Dans l'année 866. »

Puis vient une élégie persane, que je lis ainsi :

ای فلک شرمی نداری در دم خون ریختن
تا بکی تیغ اجل خواهی بخون امیختن
کور بادا دیدهایت تا نه بینی بعد از این
در جهان میری چنین صاحب قران تیغ زن
چون عدو در حرب دیدی ناکهان مهمیزاو
زهر گردی اب و خورش خشک کشتی در بدن
ای دریغنا ان محمد حمزه واسفندیار
شیخ ابو اسحاق کوبانوکران بیست تن
انکه شمشیرش بزد بر دشمنان چون ذوالفقار
داشت چون حیدر صلابت در دم خون ریختن
هچو کیو ورستم و کودرز بسودی

در مصاف شهریار نامزاد اسفندیار صف شکن

روز یکشنبه زماه دی قعیده شانزدهم

کشته تیغ عدو گشتند جانرا باختن

هشتصد وباشصت وشش چون بد رتاریخ نبی

شد شهید اسفند یار با یاوران بیست بن

C'est-à-dire : « Ô ciel ! n'as-tu pas honte au moment où l'on verse le sang ! Jusques à quand souffriras-tu que le glaive de la mort soit maculé de sang ? Tu n'as qu'à devenir aveugle, car dorénavant tu ne verras plus un guerrier de trente lustres. Quand l'ennemi apercevait soudain son éperon dans le combat, l'eau de sa bouche devenait du poison, et le sang séchait dans son corps. Hélas ! ce Mouhâmméd Hamzèh et cet Isfendiar, et le cheikh Abou Ishaq, avec vingt serviteurs, où sont-ils ? Celui dont le sabre était pour l'ennemi semblable à *Zoulfikar*, celui qui au jour du combat possédait la force de Heidar, et ressemblait dans la bataille à Guive, à Roustem et à Goudarz, souverain déçu dans son espoir, Isfendiar, pourfendeur de rangs, est tombé sous le glaive des ennemis, ayant mis son âme en jeu. Le deuxième jour de la semaine, 16 du mois de zilqaadeh, dans la 866^e année de l'ère du Prophète, Isfendiar devint martyr avec vingt compagnons. »

Le verset du trône fait le tour du sarcophage, et aux deux faces qui correspondent à la tête et aux

pieds du défunt, on a gravé les deux *hadiths* suivantes :

قال رسول الله صلى الله عليه وسلم من مات في شبابه
وحدائة سنه ولم يشرك بصانعه يروح له الدرجات
العلی فی جنات التعميم وان يجعل فوته في عنقوان شبابه
يكفر لسيئاته ومن زار مرقده داعيًا مستغفرًا لذنوبه
غفر لهما ويعطى له ثواب عبادة صيام سنة نهارها وقيام
لياليها قال رسول الله صلى الله عليه وسلم من بلغ
بسمه في سبيل الله فهو درجة له في الجنة ومن رمى بسمه في
سبيل الله فهو له عدل محرر ومن شاب شيبه في سبيل
الله كان له نورًا يوم القيمة وقال من مات غريبًا فكأنما
مات شهيدًا وكل من في الدنيا من اهل الايمان فهو

غريب

C'est-à-dire : « Le prophète de Dieu, que la miséricorde divine soit sur lui ! a dit : Celui qui meurt jeune et au commencement de sa vie, sans avoir (jamais) identifié quoi que ce soit à son Créateur, peut espérer d'occuper une place élevée dans le paradis de grâces. Si son décès arrive au commencement de sa jeunesse, cela couvrira ses péchés, et ils lui seront pardonnés, de même qu'à tout homme qui visitera son tombeau en priant pour lui. Il sera accordé (à ce dernier) une grâce égale à celle qu'on mérite par la prière et le jeûne de tous les jours

d'une année entière, de même que celle qui récompenserait celui qui reste éveillé (pour prier) toutes les nuits d'une année. Le prophète de Dieu, que la miséricorde divine soit sur lui ! a dit : Tout homme qui aura obtenu dans la voie de Dieu (c'est-à-dire dans la guerre sainte) une part du butin se crée par ce fait un degré dans le paradis. De même à tout homme qui décochera une flèche dans la voie de Dieu, cet acte sera compté à l'égal de la libération d'un serf. Celui dont la barbe blanchira dans la voie de Dieu verra (cette blancheur) se changer en lumière le jour du jugement dernier. Il dit : Tout homme mort à l'étranger meurt martyr ; or, tout vrai croyant ici-bas est étranger. »

Les variantes des tournures littéraires employées pendant les premiers siècles de l'islamisme au Caucase dans les légendes funéraires ne sont pas nombreuses, et, pour en donner une idée, je citerai encore quelques inscriptions qui n'ont rien d'historique.

A Loutchek, le général Bartholomaei a estampé l'inscription suivante, tracée sur une pierre fixée dans le mur extérieur d'une maison particulière :

نبنون ما لا تسكنون تجمعون ما لا تأكلون وتاملون ما لا
تدركون كهن مستعملا حزم لا يستكلمه كتب هذا
الخط على ابن غبايت

C'est-à-dire : « Vous construisez ce que vous n'habitez pas. Vous thésaurisez ce que vous ne con-

sommerez pas. Vous désirez des choses que vous n'obtiendrez jamais. Ainsi l'habit que l'on use ne s'embellit pas par ce fait. Ceci est écrit par Aly, fils de Ghiblit.»

Sur les murs de la mosquée de Routoul, le même savant a recueilli l'inscription coufique suivante :

الملك لله الواحد القهار ايها العامرون للدنيا الدنيا
فناء والأخرة بقاء اهل الدنيا مقيمون على غرور واهل
الفوز ممنونون بحور علمت الدنيا كمثل البناء على ثلوج اذا
ذهب ثلوج لانهدم البروج وكذلك الدنيا يفنا بني
هذا المسجد الأعلى كامل ... ابن اخو بن يامرلوي بن
محمد نصر الله لمن قد بني و... هذا المسجد ولمن وسعه
غفر الله ذنوبهم وسلمه (sic) وكاتب هذه الحجرة محمد
سليم و... رحة الله عليهما

C'est-à dire : « La souveraineté est à Dieu, l'unique et le conquérant. Ô vous qui construisez pour ce monde, (sachez) que ce monde est périssable, mais que la vie future est éternelle! Les hommes de ce monde se basent sur des mensonges; mais ceux qui atteignent le but reçoivent des houris en cadeau. Il est connu que ce monde est semblable à une construction élevée sur la neige; et quand la neige a fondu, le bastion tombe en ruine: de même passera ce monde. Le constructeur de cette mosquée élevée est Kiamil fils d'Akhoul, fils de Yamir-

lamou, fils de Mouhammed. Que Dieu vienne en aide à celui qui construisit. cette mosquée et à celui qui l'a agrandie ! Que Dieu leur pardonne leurs péchés et qu'il leur rende la santé ! Cette pierre est gravée par Mohammed Selim et. Que Dieu soit miséricordieux envers eux deux ! »

Dans le même village, M. Bartholomaei a estampé l'inscription tumulaire suivante en caractères coufiques :

الْعُمْرُ يَنْقُصُ وَالرَّمَانُ جَدِيدُ
وَالْعَبْدُ يَعْصِي وَالذُّنُوبُ يَزِيدُ
وَأَرَاكَ فِي بَحْرِ الْخَطَايَا سَاجِدًا
وَاللَّهُ يَنْظُرُ وَالرَّقِيبُ شَهِيدُ

كاتب الأحرار خطيب إبراهيم واستاد البناء سيد...
رحم الله من دعا له بالمغفرة وأمر عمل فيها واجد وجمعة
بأذنه..... لينعمه الله من الآفات يوم الرابع من شهر
المبارك وختم الى سنة خمس وعشرين وست مائة من
هجرة النبي محمد صلوات الله

C'est-à-dire : « La vie se raccourcit, le temps se renouvelle. Le serviteur pèche, et ses péchés s'accroissent. Je te vois nageant dans la mer des erreurs. Dieu a l'œil ouvert, et le gardien (éternel) est témoin. L'écrivain de ces caractères est le khatib Ibrahim, et le maître maçon Seïd. Que Dieu soit clé-

ment envers celui qui priera pour obtenir son pardon! Un seul ordonna, le 4 du mois béni, la construction de ceci, et la commune par sa permission. Que Dieu préserve des malheurs! Ceci fut terminé l'an '625 de l'hégire du prophète Mouhammed. Que Dieu lui soit clément! »

Ce n'est pas seulement sur les édifices publics et les pierres tumulaires que l'on rencontre dans le Daghestan des inscriptions coufiques. M. Bartholomaei a découvert sur une maison particulière du village de Routoul l'inscription suivante :

هذا بيت فوغان بن صابى بناء جوتوا بن مساط البناء في
شهر ذى الحجة اثنين وسبعين وخمسمائة

C'est-à-dire : « Ceci est la maison de Foughan, fils de Sabi. Elle fut construite par le maçon Djatou, fils de Mesat, au mois zilhidjèh de l'année 572. » Je ne puis m'empêcher de faire observer, à l'occasion de cette inscription, que malgré l'état de guerre qui a toujours désolé le Daghestan caucasien, on y trouve des maisons de simples bourgeois qui pendant sept cents ans se transmettent tranquillement de père en fils, exemple d'ancienneté de possession dont il serait difficile de trouver un second, même dans les familles souveraines de l'Europe.

Comme dernier exemple de la forme littéraire des inscriptions du Caucase, je citerai celle qui a été recueillie par un habile arpenteur, M. Tverdokhlébof, sur les ruines du fortin Tchiraghkalèh, dans le

district de Kouba. Elle est tracée en caractères coufiques :

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ أَخَذَ بِيَدِ سَيْفِ الدِّينِ ،
لَوْ جُرِدَ حَرْبًا اقْرَأَ الدِّينِ

C'est-à-dire : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Enlevé par le bras de Seif-eddin (glaive de la religion). Quand on le dégaine pendant le combat, la religion est affermie. » Cette inscription ne porte aucune date ; mais, d'après la forme des caractères, on peut la placer dans le vi^e siècle de l'hégire, et dans ce cas il devient très-probable que le Seif-eddin dont il est question dans ces vers est le chef de Derbend, contemporain de Haqani, auquel ce poète a adressé une *qassideh* où il lui donne le titre de *ملك الملوك والى دربند*.

En sus des inscriptions historiques recueillies dans le Daghestan, et mentionnées dans le chapitre précédent, nous n'avons à citer que deux autres légendes estampées, l'une à Dzakhour, et l'autre à Akhty. La première est :

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ وَبِهِ نَسْتَعِينُ قَدْ بَنَى هَذَا
لِلْحَصَارِ بَعْدَ قَضَاءِ اللَّهِ وَقُدْرَتِهِ فِي تَارِيخِ غُرَّةٍ مُحَرَّمٍ الْحَرَامِ
لِسَنَةِ سِتٍّ وَثَلَاثِينَ وَثَمَانِيَةِ سَبْعٍ بِنَاءِ هَذِهِ الْقَلْعَةِ
قَدْ جَاءَ ثَلَاثَةُ عَسَاكِرَ عَسَاكِرِينَ مِنَ التُّرُكِ وَعَسَاكِرُ مِنْ رُطُولٍ
عَسَاكِرُ رُطُولٍ مَعَ عَسَاكِ التُّرُكِ مِنْ جَانِبِ الْأَسْفَلِ وَاحِدٌ

عسكر الترك من الأعلى وقد حارب عسكر زاخور ثلثة
 حربات وقد قتل من هذه ثلثه عساكر مائتين نفرًا واحد
 استغفر ملوًا شهر وجهري وقع هذه المحاربة في الرابع
 من شهر ذي الحجة لسنة مذكورة حامل الحجرة واخوه
 كريم الدين البناقة كاتبه عيسى بن ماماي الزخوري
 تحفة

C'est-à-dire : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! J'implore son aide. En vérité, cette forteresse a été construite, d'après la prédestination de Dieu et par sa puissance, au commencement du mois de mouharrem de l'an 836. Cause de la construction de cette forteresse. Il arriva trois armées, deux armées turques et une armée de Routoul. Une des armées turques avec l'armée de Routoul vinrent du côté de la plaine; l'autre armée turque, du côté des montagnes. L'armée de Dzakhour leur livra trois combats, et ces trois armées perdirent deux cents hommes, et l'une d'elles prit la fuite précipitamment. Ceci est connu et notoire. Ce combat eut lieu le 4 du mois de zilkhidjèh de l'année susmentionnée. » Au-dessus de cette inscription, on a gravé à l'envers : « Cette pierre fut apportée par le zèle du maçon Vakhoul Kerim eddine; l'écrivain gratuit de ceci est Issa, fils de Mamai, de Dzakhour. »

Dans une histoire anonyme du sultan Chahroukh, qui fait partie maintenant de la collection du musée

asiatique de Saint-Pétersbourg, j'ai retrouvé les traces de cet événement, qui y est raconté avec beaucoup moins de détails. J'ai publié ce passage en original dans la Gazette du Caucase; mais, n'ayant ni le manuscrit en question sous la main, ni l'article du journal, je ne saurais reproduire cette citation.

Pour terminer ce que nous avons à dire sur les inscriptions historiques du Daghestan, nous n'aurons qu'à en citer une, recueillie par M. Bartholomaei sur les murs d'Akhty :

صاحب القلعة شيروانشاة خليل الله

C'est-à-dire : « Possesseur de la forteresse, Chirvan-chah Khalil Oallah. » Quoique la date de cette inscription soit omise, il ne peut y avoir aucun doute que le prince qui y est mentionné ne soit le contemporain du Timouride Chahroukh Khalil Oallah, qui régna entre 820 et 867 de l'hégire. Cette légende est intéressante sous ce point de vue qu'elle prouve que, grâce aux conquêtes de Tamerlan, auquel les Chirvanchahs ont eu le bon esprit de se soumettre sans contestation, ils élargirent leur domination vers le nord jusqu'à la vallée du Samour.

On aura déjà remarqué que sur les inscriptions du Daghestan, avec les noms musulmans usités, apparaissent des noms lezghis ou monghols, tels que : Sebadj, Mamai, etc. Nous en citerons encore quelques-uns mentionnés dans les inscriptions que nous ne reproduisons pas ici, mais qui sont remarquables par leur forme inusitée, tels que : Djerkez,

fil de Lamou (جرکز بن لمو); Usseider (اسیدر); Zalkhi (ذلخی); Sartan (صرتان); Tasdji (طجی); Abatghar (عبلغار), fils d'Abtek (ابتك); Atr (اتر); Ilkhas (يلخس); Badir, fils d'Anmar (بادر بن عمار), et Quiblit (قبيلت).

Ayant déjà publié la plupart des inscriptions de Bakou dans le Bulletin de l'Académie de Saint-Petersbourg, je ne m'arrêterai pas ici à en reproduire le texte, et je me bornerai à indiquer sommairement les services que ces témoignages écrits, contemporains aux Chirvanchahs, ont rendus à l'histoire peu connue de cette dynastie caucasienne.

Comme l'on sait, M. Dorn est le premier qui ait publié une histoire suivie des anciens souverains du Chirvan. Il a puisé les renseignements qu'il a réunis dans son savant mémoire dans les différentes sources historiques persanes et arabes qui parlaient de cette famille royale, et il a souvent corroboré et redressé des faits rapportés avec peu d'exactitude dans ces sources par les indications que lui fournissaient les monnaies assez rares de cette dynastie.

La liste des Chirvanchahs, d'après M. Dorn, est :

1° Aboul Mouzaffar Manoutchehr, fils de Kesrou, sans indication de date; 2° Akhistan, fils de Manoutchehr, sans indication de date; 3° Ferroukhzad Guechtassib, fils de Manoutchehr, sans indication de date; 4° Feramourz, fils de Guechtassib, sans indication de date; 5° Ferroukhzad, fils de Feramourz, sans indication de date; 6° Keikobad, fils de (?), vivait en 749; 7° Kaous, fils de Keikobad, mort en 774;

8° Houcheng, fils de Kaous, règne depuis 774 jusqu'à 784; 9° Émir Cheik Ibrahim, fils d'Émir Mouhammed, de Derbend (784-820); 10° Sultan Khaliloullah (820-867); 11° Ferroukhiassar, fils du précédent (867-906); Behrambek (906-907); enfin le treizième et dernier, Ghazibek (907-908). J'ai trouvé depuis la publication de M. Dorn une seconde liste des rois de cette dynastie dans l'ouvrage de Zeinelabeddin de Chirvan intitulé *le Jardin des voyages*. Elle est beaucoup moins complète que celle de M. Dorn pour l'époque qui s'étend entre les règnes de Manoutchehr et de Kaous, fils de Keikobad; mais, à partir de ce roi, elle est conforme à la première. Nous y trouvons en sus l'indication du lien généalogique, vrai ou faux, mais accepté dans le Chirvan, qui relie la dynastie des chahs de cette province aux Sassanides; la voici : Nouchirvan (نوشروان), Hurmouz (هرمز), Mezuman (مزمان), Tchoun (چون), Zeïd (زید), Salar (سالار), Féramerz (فرامرز), Ufridoun (افریدون), Guerchassib (گرشاسب), Chehriar (شهریار), Kaous (كاوس), Kesran (كسران). Après Ghazibek, Zeinelabeddin cite Cheikh Ibrahim, connu sous le nom de Cheikh Chah, qui se reconnaît vassal de Chah Ismail et de Chah Tahmassib, et meurt en 930; puis son fils Sultan Khalil, assassiné par ordre de Tahmassib en 942. Son successeur est Chahroukh, fils du sultan Ferroukh, fils de Cheikh Chah, qui perd son trône en 945; après quoi le chah envoie ses beghlerbeghis dans le Chirvan.

Pour épuiser la matière, nous pouvons y joindre

les maigres renseignements fournis par Khaqani :
 1° Que le règne de Manoutchehr ne dura que dix-huit ans; 2° que la naissance d'Akhistan a eu lieu en 500 de l'hégire; 3° que sous son règne, les Russes firent une expédition dans le Chirvan, que ce roi parvint à repousser; 4° qu'il fit la guerre aux montagnards du Caucase, 5° et enfin qu'après sa mort violente il ne laissa pas d'héritier direct.

Dans la Vie du cheïkh Sefi eddine, j'ai trouvé le nom d'un Chirvanchah nouveau, Akhistan ou Akhtisan II, contemporain du Halakouide Arghoun.

En vue de ces données incomplètes fournies par l'histoire écrite, on ne pouvait guère espérer trouver dans les inscriptions beaucoup de faits nouveaux; mais on avait le droit d'y chercher quelques dates qui nous permettraient d'asseoir la chronologie de cette dynastie, à l'époque de son origine, sur des bases plus solides, et en cela les légendes des monuments de Bakou n'ont pas trompé mon attente.

L'inscription incomplète de Bouzovnan a prouvé qu'Akhistan I^{er} régnait encore en 583. L'inscription de Merdékan, que nous avons reproduite, prouve qu'en 600 de l'hégire le trône de Bakou était occupé par Ferroukhzad, fils de Guerchassib, frère d'Akhistan, et fils de Manoutchehr. L'inscription de la mosquée de Bibiheibet a établi qu'en 680 le trône des Chirvanchahs était occupé par Ferroukhzad, fils d'Akhistan II, fils de Ferribourz Nassir. Ainsi les règnes des quatre Chirvanchahs, d'Akhistan I^{er}, de

Ferroukhzad, de Feribourz (Feramourz de la liste de Dorn) et d'Akhistan II, ont pu être rangés entre les années 530, 600 et 680; en sorte que les trois derniers rois ont régné pendant les quatre-vingts premières années du VII^e siècle de l'hégire.

Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai rapporté dans le premier chapitre sur les inscriptions de Salian, du Chirvan et du Karabagh; mais le district d'Ordoubad me fournira quelques légendes curieuses que je transcrirai et traduirai, en les rangeant d'après leur ancienneté respective.

La mosquée du village de Nasmous a conservé l'inscription suivante :

قَارَ النَّبِيُّ عَلَيْهِ السَّلَامُ الْمَسَاجِدَ بَيْوتَ اللَّهِ فِي الْأَرْضِ وَهِيَ
تَضِيئُ لِأَهْلِ السَّمَاءِ كَمَا تَضِيئُ النُّجُومُ لِأَهْلِ الْأَرْضِ اللَّهُ لَا إِلَهَ
إِلَّا اللَّهُ مُحَمَّدٌ رَسُولُ اللَّهِ بَنَاءَ هَذَا الْمَسْجِدِ فِي أَيَّامِ سُلْطَانَةِ
يَادِشَاهِ إِسْلَامِ أَبُو سَعِيدٍ بَهَادَرِ خَانَ خَلَّدَ اللَّهُ مَلِكُهُ
عَلَى يَدِ الْكَاتِبِ الْعَبْدِ الضَّعِيفِ الْحَتَّاجِ إِلَى رَحْمَةِ اللَّهِ تَعَالَى
صَدْرُ بْنُ صَارِمِ بْنِ أَرْسَلَانَ بْنِ سَنَجَرِ بْنِ أَتْلِينَ جَانِدَارِ
أَتَابِكِي كَتَبَهُ فِي يَوْمِ الْاِثْنَيْنِ رَابِعِ مِنْ رَمَضَانَ عَشْرِينَ
وَسَبْعِمِائَةَ مَبَارَكِ بَادِ حَدَاشِ بِيَامُرَزَادِ كَهْ چُونِ
بِخَوَانْدِ اَيْنِ بِنْدِهِ ضَعِيفِ رَا بَدْعَايِ خَيْرِي وَفَاتَحْتِ
مَدَدِ كَنْدِ لَهِيْنِ أَبُو بَكْرٍ مُحَمَّدُ عَمَّانُ عَلَى رَضَى اللَّهِ عَنْهُمْ

C'est-à-dire : « Le Prophète, que la paix de Dieu

repose sur lui! a dit : Les mosquées sont sur la terre des maisons de Dieu ; elles envoient la lumière aux habitants du ciel à l'instar des astres qui envoient la lumière aux habitants de la terre. Dieu! il n'y a pas de Dieu excepté Dieu, et Mouhammed est son Prophète. Cette mosquée fut construite pendant le règne du roi de l'islam Abou Saïd Bahadour Khan, que Dieu éternise sa domination! par les mains de l'écrivain, du serviteur faible, implorant la miséricorde de Dieu tout-puissant, Sadr, fils de Sarim, fils d'Arslan, fils de Sendjer, fils d'Atlin, l'exécuteur des hautes œuvres de l'Atabek. Ceci fut écrit le lundi 4 ramazan de l'an 720. Qu'il soit béni! Que Dieu pardonne à celui qui récitera : Que ce serviteur faible soit aidé par Dieu dans ses prières et dans sa fin. Amen. Aboubekr, Omar, Othman, Aly. Que Dieu soit content d'eux! »

Dans le cimetière d'Ordoubad, à l'est de la ville, près de la roche calcaire, remarquable par la disposition des veines noires qui la traversent en tous les sens, et qui forment la phrase ما على, on lit sur une pierre sépulcrale :

الله بسم الله الرحمن الرحيم الله هذا قبر شيخ الاسلام
مرشد الانام قدوة المشايخ المحققين تاج الدنيا والدين على
الميثم شيخ ابو سعيدى وكان من البطن السبع من اولاد الشيخ
ابن سعيد ابو الخير الحراساني قدس الله روحه العزيز
امر بهذه العمارة ملك اعظم..... الاكرم امير صدر الحق

الدنيا والدين اعز انصار دولته وهو قائد تاريخه ،
 پنجشنبه هشتم ماه محرم وقت ظهر ، سال هجرت هفتصد
 و پنجاه درازد یاد ، روح شیخ بو سعیدی زین مضیق
 خاکدان رفت ، در فردوس پیش روح جد خود نهاد ،
 عمل استاد عمر بن استاد حاج پناه معمار محمد بیک بن
 حاج بك مدد کند

C'est-à-dire : « Dieu ! Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Dieu ! Ceci est le tombeau du cheïkh oul islam , instructeur du peuple , marchant à la tête des cheïkhs de la vérité , diadème de ce monde et de la religion , Aly Meitham , cheïkh Abou Saïdi , septième descendant du cheïkh Abou Saïd Aboul Khair , le Khorassanien . Que Dieu sanctifie sa noble âme ! La construction de cet édifice fut ordonnée par le grand roi le plus noble , l'émir , le haut placé par Dieu , par le monde et par la religion . Que Dieu rende victorieux les aides de son royaume , lui étant à sa tête ! Date : le jeudi septième (jour) du mois mouharrem , à midi , l'an de l'hégire 700 et 59 en sus , l'âme du cheïkh Bou Saïdi quitta ce lieu resserré et rempli de poussière , et alla se placer au paradis à côté de l'âme de son aïeul . Ceci est l'œuvre du maçon Omar , fils du maître maçon Hadji Penah , et de l'architecte Mouhammed Bek , fils de Hadji Bek . Que Dieu leur vienne en aide ! »

Le cheïkh Aly , enterré à Ordoubad , n'a pas laissé

de traces dans l'histoire; mais son ancêtre, dont il est question dans cette inscription, est le fameux cheïkh Abou Saïd, enterré à Sérakhs, où Burnes a encore vu son tombeau, très-vénéré par les Turcomans. Il vivait au commencement du v^e siècle de l'hégire, et était contemporain du célèbre médecin Abou Aly Sina, qui, pour répondre à une question naïve de ses disciples, qui lui demandèrent lequel des deux, lui ou le cheïkh, était le plus savant, fit observer modestement que tout ce qu'il savait, le cheïkh le voyait. Nous savons par la biographie du cheïkh, écrite par Férid eddine Attar, que j'ai publiée en extrait dans le Journal du Caucase, en 1850, que son fils s'est établi à Baghdad après la mort de son père; mais probablement sa famille émigra sur les bords de l'Araxe lors de la chute du khalifat. Les noms des quatre premiers khalifes mentionnés dans l'inscription précédente, de même que celui d'O'mar, reproduit dans la dernière, nous prouvent que, jusqu'au temps des Séfévides, les Sunnites étaient répandus dans l'Arran. Timour, zélé hanéfite lui-même, n'avait évidemment aucune raison de les molester. Quant à Charoukh, très-favorablement disposé envers les Chiïtes, qui constituaient la majorité des habitants du Khorassan, où il établit sa capitale, il professait le rite sunnite et protégeait ses coreligionnaires dans l'Aderbeïdjan et dans l'Arran. Ainsi la haine qu'on manifeste jusqu'à nos jours dans ces provinces envers les sectateurs de la *Sonnah* est d'origine moderne, et n'a pris naissance que sous

le règne de Chah Ismaïl, s'étant très-vite développée depuis lors, comme nous en trouverons une preuve dans un firman gravé au-dessus de la porte de la mosquée cathédrale d'Ordoubad, document où le Chiïte le plus orthodoxe ne trouvera rien à redire. Il est ainsi conçu :

الحمد لواهب العطايا والشكر لخالق البرايا اما بعد غرض
از تسطير این کلمات انست که چون حقیقت
اخلاص و جان‌سیاری کافه اکابر و اصاغر و عامه فقراء
و ضعفاء قصبة طيحه اردوباد صانها الله عن الفساد
نسبت بدودمان خلافت مکان شاه حجاب ملک سیاه
اسلامیان پناه بهادرخان خلد الله ملکه الی يوم ...
مادام بست تسع وثبت قطر در زمانیکه ولایت اذربایجان
بتصرف مخالفان در آمده بود و انواع ظلم و ستم بر ایشان
از راه قتل و اسیر بسیار کرده بودند بنابر این در ازاء
جانسیاریهای ایشان قوما و سلسله رفیعه نصیری
طوسیة خصوصاً و تلمیذان مراحم بیدریغ شاهانه شامل
حال ایشان شده از تاریخی که ولایت مذکوره
بتصرف دولت قاهرة شاه در آمده مالوجها و وجوهات
قصبة مزبوره را عفو مال محرقه اصناف و صناعات و مرعی
و خیرات و اطلاقات و نزول و عوارض قبلوا

وقصدوا فقرروا رموه بتكليف الله تعالى وطلباً لمرصاته معاً
 شد واز سجلات اذربايجان مستثنى كرديد واز مورد
 اطلاعات ديوانى موضوع اين عطيه ديشان در باره انعام
 بر انشا شد فخلد وسم لزمره تفتقران بقوا عنده ابدًا
 سنة ست عشرة و الف من الهجرة

C'est-à-dire : « Louange à celui qui nous comble de dons, bénédiction au Créateur de l'univers visible ! Le but du présent écrit est que, vu la vérité de l'attachement et de l'affection cordiale des grands et des petits, des pauvres et des indigents de la forteresse pure d'Ordoubad, à la dynastie du lieutenant du khalife, du chah semblable à Djemchid, (chef) des armées d'anges et refuge des musulmans, Bahadour Khan ; que Dieu tout-puissant maintienne sa souveraineté jusqu'au jour (du jugement dernier), jusqu'à ce que les neuf cieux s'élèvent au-dessus de nos têtes), et que leurs axes soient inébranlables. Dans le temps où l'Aderbeidjan se trouvait sous la domination des ennemis, ses habitants étaient opprimés, massacrés et emmenés en captivité. Eu égard à cela, et en récompense de leur fidélité, commune à tous, mais prouvée surtout par l'illustre famille de Nassir Toussi et par les étudiants, le chah les gratifie de sa bienveillance spontanée. A partir de l'époque où le pays susmentionné est rentré sous la domination victorieuse du chah, les impôts et les taxes du susdit bourg, prélevés sur

les objets travaillés, sur les maîtrises des artisans, sur les prairies, sur les dons de piété. sur les transferts, de même que le logement des gens de guerre et les impôts extraordinaires, sont abolis. Nous l'acceptons, nous y agréons, et nous l'établissons pour toujours. Cette rémission et cet allègement sont accordés au nom de Dieu tout-puissant et pour mériter son contentement. Les redevances susmentionnées ne figureront plus, ni dans les registres du fisc de l'Aderbeidjan, ni dans ceux de l'État en général. Cette insigne faveur a été accordée pour l'éternité en guise de récompense et de don à la commune pauvre. Que cela soit toujours en vigueur! L'an 1016 de l'hégire.»

Les murs de la mosquée du village de Vanand nous ont conservé une inscription non moins curieuse, qui prouve que trente ans après ce firman, en dépit de la protection spéciale accordée par les souverains de la Perse à cette partie de leurs États, le sort des habitants de la province d'Ordoubad ne s'est guère amélioré.

در ایام فرحنده فرجام بعون عنایت ملك علام كه
شروع بتعمیر مسجد شریف میخود در نهایت قحطی
و تنگی بود كه منی كندم از قرار مبلغ چهار صد دینار
و پنج از قرار هشتصد دینار و روغن از قرار دو هزار هشتصد
دینار و غسل از قرار سه هزار و دویست دینار و دوشاب

از قرار دو هزار و چهار صد دینار و پنیر از قرار هزار
 ششصد دینار و مویر از قرار دو هزار و چهار صد دینار
 و جو از قرار سیصد و پنجاه دینار و زردالوی خرج از قرار
 هشتصد دینار و سیر از قرار هزار دویست دینار و پنجه
 از قرار چهار هزار و تخم خربزه از قرار پنج هزار دینار
 بر وزن طلان قیمت اجنس مشروحه تسعیر داشت
 جهتم از قحطی و تنگی بنوع اختلال روزگار ناسازگار بود که
 در عرض يك سال سه مرتبه قریه و نند و قرب جوار تاخت
 و تاراج و جمع کثیر از مسلمین ذکور و انات قتل و اسیر
 گردیده و سایر عباد الله روی بتفریق گذاشته از
 رودارس عبور و دران دهات مسکون داشتند و دران اوان
 کدورت اقتران باب داد و ستد نیز مسدود بود امیدوار
 از درگاه قادر لایزال و مہمینی مبتعال کہ این نحوافات
 را از و بلیات جمیع دیار مسلمانان و مؤمنان قصیر و بعید
 کرداناد امین بحرمیت سید المرسلین من الفقیر الفقیر
 المذنب محمد رضا ابن المرحوم ملا محمد موسی الونندی
 عفی عنہما بالتبى والوصى سنه ۱۱۴۵

C'est-à-dire : « Dans le temps qui aura une bonne fin, à l'époque où l'on a entrepris la construction de cette noble mosquée, avec l'assistance du roi omni-

scient, il régnait une grande famine et une excessive cherté. Un *men* de blé coûtait 400 dinars; le riz, 800; le beurre, 2,800; le miel; 3,200; le raisiné, 2,400; le fromage, 1,600; le raisin sec, 2,400; l'orge, 350; les prunes communes, 800; l'oignon, 800; l'ail, 3,200; le coton, 4,000; les graines de pastèque, 5,000 dinars. C'est au poids *tilany* que toutes ces denrées se vendaient à raison des prix indiqués. C'était un enfer à cause de la famine et de la cherté. La vie était d'autant plus insupportable, que dans le courant d'une année le village de Vanand et ses environs ont été pillés et dévastés trois fois, et beaucoup de musulmans, hommes et femmes, furent massacrés ou emmenés en captivité; d'autres serviteurs de Dieu eurent recours à l'émigration, passèrent l'Araxe, et s'établirent dans les villages de la rive droite. Dans ce temps de perturbation, les portes du commerce étaient fermées. Nous espérons que la puissance indestructible du Seigneur Très-Haut allégera et éloignera de tous les États des musulmans et des vrais croyants de pareilles infortunes. Amen. Dieu! exauce cette prière en faveur du plus grand des prophètes! Ceci est de l'indigent, de l'humble, du pécheur Mouhammed Riza, fils du défunt Moullah Mouhammed Moumin Vanandi. Qu'ils soient pardonnés tous les deux en faveur du Prophète et par son entremise! Année 1145. »

Pour faire mieux ressortir le prix des objets qui paraissait si exorbitant à l'auteur de cette inscription, nous ferons observer que le *men tilany* corres-

pondait à peu près à 6 livres 1/2 de France, et que 1,000 dinars équivalaient à 1 franc 20 centimes. J'ai comparé sur place les prix actuels des denrées mentionnées dans cette inscription avec ceux de l'époque dont se plaint son auteur, et j'ai constaté que le prix normal de la plus grande partie des objets qui sont mentionnés dans cette légende dépasse la valeur de ce qui, en 1145, paraissait d'une cherté excessive.

Ayant publié dans le Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg et dans le Voyage de M. Brosset les résultats que m'a fournis l'examen des monuments de Nakhitchewan et d'Ani, je crois avoir épuisé tout ce que j'avais à dire sur les monuments musulmans du Caucase.

3 juin 1861.
